Titre : **LA CAPITULATION DE SEDAN** **2 SEPTEMBRE 1870**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et combats**
Auteur : **A.WACHTER**	Origine : **Bibliothèque personnelle**
Référence : **LA GUERRE DE 1870-71** **HISTOIRE POLITIQUE ET MILITAIRE**	Transcripteur : **Marie France ROBELIN** Date : **Janvier 2009**

Ancestramil

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

POSITIONS DES ARMEES

Le 28 août les différents corps de la 4ème armée reçurent l'ordre de serrer le plus possible sur les Saxons, qui pouvaient être compromis dans le cas où les Français les attaqueraient à Stenay.

Pour parer au danger de cette éventualité, **le prince FREDERIC-CHARLES** fut invité à détacher de Metz sur la Meuse les II et IIIème corps.
En même temps, pour éviter que **MAC-MAHON** ne précipitât sa marche sur Stenay, il fut prescrit aux chefs de la cavalerie de l'inquiéter assez pour ralentir ses mouvements, et de ne pas s'engager de façon à le pousser à quelque résolution désespérée.
Le grand état-major prussien eut même la précaution d'arrêter la 3ème armée à moitié chemin de Sainte-Menehould à Bouconville, sa première destination, afin de ne pas inspirer au **maréchal MAC-MAHON** des craintes trop sérieuses pours ses derrières.
Enfin, pour mieux dissimuler leurs marches manœuvres et tenir leurs troupes plus concentrées, tous les corps de première ligne durent bivouaquer ; les autres furent seuls autorisés à prendre leurs cantonnements.
Le quartier général du **prince de SAXE** fut transporté à Malancourt, celui du **prince de PRUSSE** à Cernay.

MAC-MAHON, trop docile aux suggestions des conseillers de l'**IMPERATRICE** régente, mit ses corps en marche vers Montmédy.
Le 12ème corps se porta sur La Besace et fut remplacé au Chêne par le 1er, ce qui fit ainsi 14 kilomètres en trois jours.
Le 5ème corps dut se porter de Germont sur Belval à travers un pays difficile et par de très mauvais chemins. La proximité de l'ennemi et un temps affreux rendirent cette marche excessivement pénible ; le désordre et la confusion régnaient dans les colonnes.
Le 7ème corps ne reçut le contrordre qu'à 8 heures du matin quand il était en entier engagé vers les Quatre-Champs, sur la route de Mézières par Chagny.
Pour se rendre à Boult-aux-Bois, son nouveau gîte détape, il dut prendre un chemin de traverse étroit et défoncé par les pluies.
Les bagages, qui de même que ceux des autres corps d'armée avaient pris les devants pour la retraite ordonnée la veille au soir, étaient arrivés au Chêne et ne purent rejoindre dans la journée.
Une partie des bagages, des parcs et des réserves, n'ayant pas été avertis en temps utile, se rendirent à Mézières et échappèrent ainsi au désastre de Sedan.

L'**EMPEREUR** ne pouvait se dissimuler la gravité de la situation, néanmoins il persista à partager le sort de ses troupes et se contenta de faire partir le prince impérial.
L'état-major était dans le plus complet désarroi, et parmi les troupes il régnait une telle confusion, que l'on attendait souvent des heures entières avant que les hommes d'un même régiment pussent se retrouver à la levée d'un bivouac ; l'armée était entièrement disloquée, sans compter les trente mille traînards qui s'abattaient sur les villages et les fermes comme une nuée de sauterelles.
Le général **SCHMITZ** n'avait que trop bien jugé l'armée de Chalons : elle commençait, après les dernières fatigues, à tourner à l'état de bande ; et l'état-major, qui ne savait plus assurer les distributions, était mal venu à lancer le 28 un ordre du jour pour blâmer la conduite des pillards, et les menacer du conseil de guerre.

Les Cuirassiers de **BONNEMAINS**, si dévoués et si disposés à se rendre utiles, continuaient à se promener sur la gauche du côté opposé à l'ennemi et campaient aux Grandes-Armoises, près de Stonne, au lieu de parcourir les bords de la Meuse ; la cavalerie de **MARGUERITTE** fut placée à Sommauthe, entre les 5ème et 12ème corps, dans un pays boisé et montueux.

Ancestramil

Il était difficile de déployer moins d'habileté et cela en présence d'un ennemi actif, intelligent et entreprenant.

Le lendemain 29, le maréchal **de MAC-MAHON** résolut enfin de franchir la Meuse. L'armée continuait à marcher sur deux lignes : à gauche, le 12ème et 1er corps, précédés par le général **MARGUERITTE**, devaient prendre le pont de Mouzon ; à droite, les 5ème et 7ème corps marchaient sur Stenay : mais les dernières nouvelles parvenues au quartier général à Stonne, dans la soirée du 28, avaient fait modifier l'itinéraire primitif, et au lieu de marcher de l'ouest vers l'est, l'armée dut s'élever droit au nord.
En première ligne marchaient alors les 1er et 12ème corps, en seconde ligne les 7ème et 5ème très exposés par suite de la proximité de l'ennemi.
Ces nouvelles portaient que les saxons étaient en force à Stenay, au moment même où ils venaient de repasser sur la rive gauche de la Meuse pour occuper Nouart sur le flanc droit du 5ème corps.

Le général **MARGUERITTE** et le 12ème corps arrivèrent sans encombre sur la rive droite à Mouzon et les Chasseurs d'Afrique poussèrent aussitôt jusqu'à Carignan.
Le corps **DUCROT** quitta le Chêne à 7 heures du matin pour camper à 5 heures du soir à Raucourt, à l'embranchement des routes de Mouzon et Rémilly, où s'établirent également le quartier impérial et les cuirassiers de **BONNEMAINS**.
A 10 heures du matin seulement, le 5ème corps se mit en marche sur deux colonnes : celle de droite composée de la division de **LESPART** se dirigea sur Beauclair ; celle de gauche comprenant la division **GOZE**, la seule brigade laissée depuis Sarreguemines à la division de **L'ABADIE**, et la réserve d'artillerie marcha sur Beaufort ; la cavalerie du corps éclairait la colonne de **LESPART** en avant et à droite.
Mais à peine l'infanterie de la division **LESPART** eut-elle quitté les hauteurs, que la cavalerie fut vigoureusement attaquée par l'avant-garde de la 23ème division saxonne, composée de deux régiments d'infanterie, d'un régiment de chevau-légers et de deux batteries auxquelles ne tarda pas à s'en joindre une troisième.
La cavalerie dut se replier sur l'infanterie de **LESPART** qui repoussa l'ennemi après un violent combat dans lequel les Saxons perdirent 12 officiers et 355 hommes ; les pertes de la division **LESPART** ne sont pas connues exactement, par ce qu'elle n'eut plus un instant de repos entre le combat de Nouart et la bataille de Sedan où son chef fut tué.
Après cette première attaque, le général **de FAILLY**, jugeant avec raison la marche sur Stenay trop dangereuse en présence d'un ennemi nombreux placé sur son flanc, arrêta ses troupes et les mit en position sur le plateau de Bois-des-Dames, à côté et à l'est de Belval.
Pendant le combat, un officier envoyé du grand quartier général apporta enfin l'ordre de quitter la route de Stenay pour marcher au nord vers Beaumont.
Cet ordre n'était pas arrivé dans la nuit, parce-que l'officier chargé de le transmettre avait été enlevé par l'ennemi.
Ce retard eut des conséquences les plus regrettables, car si le général **de FAILLY**, avait été averti un temps opportun, il arrivait à Beaumont le 29 à midi, au lieu d'y arriver le 30 à 5 heures du matin, avec des hommes exténués par deux nuits de marches forcées et des combats incessants pendant lesquels ils ne reçurent pas de distributions et durent vivre de maraude ou d'achats directs chez les habitants.

Le 7ème corps avait reçu en temps utile l'ordre de se rendre de Boult-aux-Bois à La Besace.
Les chemins étant difficiles, le général **DOUAY** fit partir d'abord les bagages de la 1ère division ; le reste du corps se mit en route à heures couvert par la cavalerie du général **AMEIL**.
Entre Germont et Authe, le général **DUMONT** range sa division en bataille pour contenir la garde royale prussienne dont quelques bataillons et escadrons menacent ses derrières ; à

Saint-Pierremont des hussards viennent inquiéter le convoi ; toute la journée on tiraille **avec l'ennemi** ; le chemin devenait de plus en plus étroit et accidenté ; les chevaux d'attelage étaient très fatigués et tout faisait prévoir qu'il serait bien difficile au 7ème corps d'atteindre La Besace avant la nuit.
A 5 heures on arrivait à Oches, après avoir fait une douzaine de kilomètres : les 1ère et 2ème divisions traversèrent le village avec l'artillerie de réserve ; la 3ème division se mit en position au sud du village, face à l'ennemi ; le convoi et les bagages encombrèrent l'unique rue d'Oches, trop étroite pour donner passage à plus d'une voiture de front. (1)

Dans les armées allemandes, la journée du 29 avait été employée plus utilement.
Pour resserrer le cercle, le corps saxon fut appelé sur la rive gauche de la Meuse et dirigé sur Nouart, où, comme il a été dit, il eut un vif engagement avec la division **LESPART** ; la garde marcha sur Buzancy et inquiéta l'arrière-garde de **DOUAY** ; le IVème corps, à Bayonville, entre la garde et les Saxons, servait de réserve.
Les deux corps bavarois mis provisoirement à la disposition de l'armée de la Meuse prirent position à Sommerance et à Saint-Juvin, à gauche et en arrière de la garde qu'ils reliaient ainsi à la 3ème armée.
Dans celle-ci, le Vème corps franchit l'Aisne et s'installa à Grand-Pré sur l'Aire ; le XIème corps occupa Monthois à l'extrême gauche ; le VIème, par un mouvement latéral à droite, franchit l'Aisne, l'Argonne par le défilé de la Chalade et l'Aire, pour s'installer à Varennes en arrière et au centre des deux armées.

Les divisions de cavalerie du XIIème corps et de la garde continuaient à harceler **de FAILLY** et **DOUAY** sur la route de Buzancy à Stenay ; les neuf régiments de **RHEINBABEN** occupèrent les environs d'Attigny sur les derrières de **MAC-MAHON** ; les 4ème et 6ème divisions s'installèrent autour de Vouziers ; la 2ème division à Maure, à 2 lieues au sud de Monthois, après avoir fait plus de 40 lieues en trois jours ; le quartier général du **prince de PRUSSE** fut transporté à Senuc, au confluent de l'Aisne et de l'Aire.

La simple inspection de la carte oblige à constater que, le 29 au soir, le général **de MOLTKE** avait achevé de tisser la toile d'araignée dans laquelle devait se prendre l'armée française, et qu'il ne restait à celle-ci d'autre ressource que de se jeter en Belgique ou de se faire jour les armes à la main en écrasant par un mouvement rapide le XIème corps et la cavalerie placés sur sa ligne de retraite.
L'état-major allemand était si confiant dans le résultat de ses habiles dispositions qu'il renvoya sous Metz les II et IIIème corps qui s'étaient déjà avancés jusqu'à Etain.

Dans la nuit du 29 au 30, le général **de MOLTKE** fut informé par les chevau-légers saxons en observation à **Stenay** qu'aucun détachement français n'avait encore passé la Meuse ; c'était une erreur, puisque les corps **LEBRUN** et **MARGUERITTE** avaient traversé Mouzon le 29 dans l'après-midi.
Aussitôt il résolut de **commencer l'attaque de cette malheureuse armée fatiguée, découragée, sans confiance dans son chef,** et de ne plus lui laisser un instant de répit.

---

(1) On a vivement reproché au **général DOUAY** d'avoir commis une négligence pour avoir laissé le défilé d'Oches obstrué par les charrois, et une faute pour avoir pris sous sa responsabilité de désobéir au maréchal **MAC-MAHON** en ne rendant pas à La Besace. Cependant on doit reconnaître à la décharge de cet officier général, dont l'intelligence et la vigueur n'ont jamais été contestées, que la situation matérielle de ses troupes était mauvaise. Les carnets de plusieurs officiers attachés au 7ème corps permettent de constater que, du 28 au 29, on avait bivouaqué dans la boue et que les distributions avaient été nulles ; de là un état de découragement et de fatigue dont ne tiennent pas assez compte les officiers montés et les personnes qui jugent après coup. Le trajet de Boult-aux-Bois à Oches, quoique court, à dû être très pénible, car la proximité de l'ennemi a forcé les troupes à ne se retirer que successivement, par échelons, de façon à ne pas se laisser entamer.

Le maréchal de **MAC-MAHON** qui sentait le danger, sans cependant en comprendre toute la gravité, donna l'ordre aux trois corps qui restaient sur la rive gauche de passer la Meuse à tout prix, le jour même, c'est-à-dire le 30. Le 5ème corps dut se diriger sur Mouzon, le 7ème sur **Villers**, le 1er sur Rémilly avec les cuirassiers de **BONNEMAINS** ; la cavalerie de **MARGUERITTE** surveillait près de **Carignan** le chemin de fer et la route de Sedan à Montmédy, qui longent tous deux la vallée de la Chiers.

Le 1er corps, **DUCROT**, partit de Raucourt à 6 heures du matin ; à 9 heures il arrivait à Rémilly et commençait sur le champ le passage du fleuve sur deux mauvais ponts ; l'un était une simple passerelle en bois, très étroite, où l'infanterie pouvait à peine passer quatre de front et complètement impraticable aux chevaux ; l'autre était formé par un barrage en terre avec quelques bateaux de différentes dimensions dans le milieu, le tout recouvert de madriers ; des poutrelles placées en long servaient de garde-fou.
Les terres avaient cédé sous le poids des voitures ; en outre, les inondations tendues à Sedan élevaient progressivement le niveau de la Meuse, de façon que le soir la chaussée du barrage était recouverte de cinq à six centimètres d'eau.
L'encombrement était tel que les corps mirent six heures en moyenne pour franchir les quatre kilomètres qui séparent Rémilly de Douzy sur la Chiers ; et dire que l'état-major français ne pensait pas au magnifique pont du chemin de fer situé en face de Bazeilles à ¾ de lieue de Rémilly !
Le 5ème corps, arrivé au point du jour à Beaumont dans un **état de fatigue extrême et dans le plus complet désordre**, au lieu de s'installer en entier sur les hauteurs au nord de la ville, commit la faute de laisser au sud environ la valeur d'une division.
Le maréchal **de MAC-MAHON** passa à Beaumont vers 7 heures du matin et prescrivit au général **de FAILLY** de marcher sur **Mouzon** le plus tôt possible.

Quand les troupes du 5ème corps arrivèrent dans la nuit, hommes, chevaux et voitures furent installés pêle-mêle ; au jour on remit un peu d'ordre dans les camps, mais en apportant la plus coupable négligence au service des grand'gardes et des reconnaissances.
A 9 heures, le général **de FAILLY** réunit les généraux de division et les chefs de service ; aucun rapport ne signala la proximité de l'ennemi et l'on va jusqu'à dire, dans le compte rendu officiel des opérations de la journée, que « *les renseignements recueilles donnaient lieu de penser que les Allemands avaient continué leur marche sur Stenay, dont les ponts avaient été rétablis.* »
En conséquence, les soldats furent autorisés à faire la soupe et à démonter leurs armes pour les nettoyer.
Le départ de la tête de colonne fut fixé à 11 heures du matin, le trajet de Beaumont à **Mouzon** n'étant que de deux petites lieues. (1)

Loin de revenir sur Stenay, le **prince de SAXE** avait formé quatre colonnes d'attaque contre Beaumont : celle de droite formée de la 23ème division saxonne devait partir de Beauclair et passer par Laneuville ; au centre, la 24ème division également saxonne et la 7ème division du IVème corps partant de Nouart avaient l'ordre de passer, la première par Beaufort, la deuxième par Gramp-Champy, pour se réunir en face de Beaumont, à hauteur de la ferme de Belle-Tour ; la colonne de gauche comprenant la 8ème division partait de Fossé pour traverser Belval et le bois de Petit-Dieulet.
Chacune de ces colonnes avait à parcourir un espace de 10 à 12 kilomètres.
La garde royale resta en réserve à Nouart.

La marche concentrique de l'armée de la Meuse commença à 10 heures précises ; à midi ¾ les deux colonnes de droite atteignaient la ferme de Belle-Tour sans avoir seulement rencontré

une patrouille ; peu d'instants après, les deux colonnes de gauche débouchaient à leur tour du bois de Gérache, à moins de 2 000 mètres du camp français.
Les Allemands furent littéralement stupéfaits de voir que personne n'avait signalé l'arrivée d'une armée de plus de **60 000 hommes**, sans compter la garde ; les soldats du 5ème corps faisaient la cuisine, nettoyaient leurs armes, conduisaient à l'abreuvoir les chevaux dessellés, sans se douter de l'orage qui les menaçait.
Ce n'était plus un combat qui se préparait, mais un massacre.

L'artillerie du **prince de SAXE** mit silencieusement ses pièces en batterie et en un clin d'œil le camp fut couvert d'obus.
Les malheureux ainsi surpris, sans avoir le temps de plier leurs tentes, renversent leurs marmites, saisissent leurs armes et essayent de résister, mais l'infanterie ennemie ne leur permet pas de se reconnaître, elle se rue sur eux et les met dans la plus affreuse déroute.
L'artillerie n'a pas le temps d'atteler et le camp devient la proie des Allemands, tandis que les soldats dispersés viennent se réfugier sous la protection des troupes campées sur les hauteurs et qui se rangent vivement en bataille entre la ferme de la Harnoterie et le bois de **Giraudeau,** malgré la pluie de projectiles dont les accablent les batteries prussiennes.
Un violent combat s'engage entre les deux artilleries, pendant lequel le 1er corps bavarois en marche de Buzancy sur Mouzon était arrivé à Warniforêt, à l'intersection de la route de Stonne à Beaumont ; attiré par le canon, il mit en batterie des pièces qui prenaient d'écharpe la droite du corps de **FAILLY** ; la gauche était battue de même par les Saxons qui venaient d'enlever le village de Létanne, à l'est de Beaumont.
La position du 5ème corps devenait intenable et, après une résistance énergique de trois quarts d'heure, il se mit en retraite sur deux colonnes ; les soldats purent jeter un dernier regard sur leur camp dont il leur était facile de voir les tentes toujours alignées derrière les feux de cuisine encore pétillants.

L'arrière-garde protégea la retraite avec un sang-froid et un courage qu'on ne saurait trop admirer et dont témoignent les pertes essuyées par le IVème corps prussien.
Le bois de Villemontry et le mont Brune furent défendus avec acharnement et les régiments de la brigade **L'ABADIE**, ralliés en avant de Mouzon, se distinguèrent par leur opiniâtre ténacité.
Malheureusement, le maréchal **de MAC-MAHON**, très imparfaitement renseigné sur la force de l'ennemi, s'opposa au départ de la division **GRANDCHAMP** que le général **LEBRUN** envoyait vers 2 heures au secours de son collègue **de FAILLY**.
Le commandant en chef, rencontrant cette division au pont de Mouzon, l'arrêta en disant : « Le 5ème corps ne m'inquiète pas, mais bien les bagages du 7ème, » et lui fit rebrousser chemin.
L'**EMPEREUR**, qui passa une partie de la journée à errer aux environs de Mouzon, ne comprit pas davantage la gravité de la situation, à en juger par le télégramme insignifiant qu'il expédia le soir même à l'**IMPERATRICE**.
Peu après 4 heures, la brigade **CAMBRIELS** de la même division, appuyée par les 5ème et 6ème régiments de cuirassiers, s'avança de nouveau pour contenir l'ennemi qui débouchait par la route de Yoncq.
Malgré les efforts de son vigoureux

Dans son rapport sur les opérations du 5ème corps, le **général de FAILLY** essaye d'expliquer les évènements qui se sont accomplis dans cette fatale journée ; mais les témoignages de ses propres officiers infirmant son récit et les troupes françaises ayant été complètement surprises, c'est dans les relations semi-officielles allemandes qu'il faut chercher comment un corps de 25 000 hommes a pu être chassé de son camp presque sans combat.

général, la brigade, gênée par le flot des fuyards, ne parvient pas à se déployer et se replie sur **Mouzon** avec le 6ème Cuirassiers.
Le 5ème de Cuirassiers reste ainsi seul en position sur les pentes du mont Brune, vers Pourou.
Un général inintelligent qui n'a pas su profiter des leçons de Froeschwiller et de Morsbronn donne l'ordre de charger.
Le colonel de **CONTENSON**, ancien chasseur d'Afrique, enlève ses cuirassiers avec son entrain habituel, mais que peuvent des hommes armés de sabres contre les nouvelles armes à feu ? en un instant le quart du régiment est détruit, le colonel, le lieutenant-colonel sont tués avec une dizaine d'officiers, et les survivants vont grossir la foule des fuyards qui se précipitent pers le pont de Mouzon.
Le faubourg de la rive gauche est large, le pont est étroit, il se forme donc à l'entrée de celui-ci un encombrement tel que beaucoup d'hommes sont écrasés ou horriblement froissés.
En aval du pont on a reconnu un gué vers lequel se précipitent la cavalerie et l'artillerie, mais bientôt le fond se creuse et le gué devient un abîme où s'engloutissent pêle-mêle chevaux, cavaliers et canons ; la moitie de la batterie de mitrailleuses de la division **LESPART** disparut de la sorte.

Le général **LEBRUN**, intrépide et d'une décision prompte sur le champ de bataille, avait pris de lui-même les meilleurs dispositions pour recueillir les épaves du désastre de Beaumont : son infanterie était déployée sur la rive droite de la Meuse, bien abritée derrière les maisons et la chaussée de la route de Sedan ; de nombreuses batteries disposées avec intelligence arrêtèrent la poursuite, et l'état-major allemand reconnait que les pièces placées à l'est de Mouzon, sur la gauche du 12ème corps, ont empêché la cavalerie saxonne, qui venait de franchir le fleuve à Pouilly, de tourner ce jour-là l'armée française.

Le combat de **Beaumont** coûta, dit-on, au 5ème corps : **1500 tués ou blessés, 3000 prisonniers,** 19 canons, 8 mitrailleuses, son campement et ses bagages ; les derniers chiffres exacts, mais celui des tués et des blessés parait bien faible ; le corps **LEBRUN** perdit de 2 à 300 hommes, y compris les cuirassiers.
Ce qui fait le plus grand honneur aux braves gens qui, au milieu de cette déplorable confusion, ont soutenu l'honneur du drapeau, c'est que le IVème corps seul avoue une perte de **3 000 hommes** ; celles des Saxons et des bavarois furent presque nulles, moins de deux cents hommes.

Là ne devaient pas se borner les malheurs de la journée, dont le 7ème corps devait aussi avoir une part.
Le général **DOUAY**, pour regagner le temps perdu la veille, quitte Oches au point du jour, mais le convoi et les bagages entassés sur un chemin étroit occupent une longueur de 15 kilomètres.
La première voiture part à 4 heures et le dernier régiment ne quitte le village qu'à 11 heures.
C'est la division **CONSEIL-DUMESNIL**, si maltraitée à Woerth, qui escorte le convoi.
Le maréchal **de MAC-MAHON** vient de sa personne à 6 heures du matin renouveler au général **DOUAY** l'ordre de passer à tout prix la Meuse dans la journée ; les bagages et les voitures doivent se diriger sur un pont de bateaux que l'on a jeté à Villers, entre Mouzon et Rémilly.
Seulement vers midi, le 7ème corps atteignit Stonne à moins de 7 kilomètres d'Oches ; il avait été retardé dans sa marche par le Vème corps prussien qui venait de Boult-aux-Bois précédé de la brigade des uhlans de la garde ; peu après entraient en ligne le XIème corps et la cavalerie du **prince ALBRECHT** venant de Quatre-Champs.

Pendant que le général **DOUAY** s'arrêtait sur l'importante position de Stonne, il entendit le canon de Beaumont distant de trois petites lieues ; mais outre qu'il lui était prescrit par des

instructions formelles de rallier au plus tôt le point de concentration fixé par le maréchal commandant en chef, il put s'assurer bien vite : qu'il ne pourrait secourir à temps le 5ème corps et que le général **LEBRUN** était en meilleure situation pour lui venir en aide ; enfin, que mal renseigné sur la position de l'ennemi qui le serrait lui-même de près, il risquait d'être écrasé isolément.
En agissant ainsi, le général **DOUAY** fit preuve d'intelligence et eut raison de marcher sur **Raucourt**, au nord, au lieu de continuer sur Villers par La Besace.
Seulement, ce changement d'itinéraire le sépara de la division **CONSEIL-DUMESNIL** qu'il avait fait partir avec les bagages pendant qu'à Stonne il contenait l'ennemi.
L'arrière-garde de la colonne des bagages, sous les ordres du général **SAINT-HILAIRE**, fut surprise entre Warniforêt et Yoncq par l'avant-garde des Bavarois ; le convoi est perdu en grande partie et les fuyards se rabattent sur le gros du 7ème corps sans avoir essayé de résister à l'ennemi. Ces marques de défaillance impressionnent péniblement les troupes.
Arrivé à Raucourt vers 5 heures, le général **DOUAY** témoigne de nouveau l'intention de marcher sur Villers pour se conformer à l'ordre qu'il en a reçu ; mais les mauvaises nouvelles qui lui viennent de la droite lui font craindre que l'ennemi ne le prévienne sur ce point, et il se décide à continuer sa marche sur Rémilly où il arrive à 7 heures.
L'encombrement est inimaginable ; le 1er corps et les cuirassiers de **BONNEMAINS** continuent à défiler ; enfin à 10 heures les ponts sont mis à la disposition du 7 ème corps.
De chaque côté de la Meuse d'immenses feux éclairent la voie et servent de points de direction ; cependant, malgré ces fanaux improvisés, une voiture d'artillerie tombe dans le fleuve avec chevaux et conducteurs.
Le passage s'effectue avec une lenteur désespérante ; à 2 heures du matin, voyant que le défilé de son corps d'armée serait loin d'être fini au jour et qu'alors, à coup sûr, ce qui resterait sur la rive gauche serait impunément mitraillé par l'ennemi maître des hauteurs dominantes, **le** général **DOUAY** donne l'ordre à la 2ème division d'infanterie, à la cavalerie et à l'artillerie de réserve de se porter sur Sedan par la route qui longe la rive gauche de la Meuse.
Cette marche de nuit ne fut pas exécutée avec beaucoup de régularité, et, contrairement aux récits officiels, des renseignements extraits de carnets d'officiers permettent de constater qu'une partie de la 2ème division, **LIEBERT**, a pris le pont de chemin de fer de Bazeilles, à 5 kilomètres en amont de Sedan, pendant que l'autre continuait à longer la rive gauche par Wadelincourt et gagnait la ville par le faubourg de Torcy, vers 7 heures du matin.
Le général **DOUAY** arriva de sa personne à Sedan entre 5 et 6 heures, et prit aussitôt ses dispositions pour rejoindre **MAC-MAHON** dans la journée vers Carignan.

L'armée française était dans un tel désordre, qu'il est difficile de donner exactement les emplacements qu'elle occupait dans la nuit du 30 au 31 août ; la plupart des corps n'ont même pas cessé de marcher ; cependant, voici les limites qu'ils n'ont pas dépassées : le 1er corps et les cuirassiers de **BONNEMAINS** entre Douzy et Carignan, le long de la Chiers, couverts par la cavalerie de **MARGUERITTE** ; le 5ème corps ou plutôt ses débris entre Mouzon et Carignan ; le 12ème, de beaucoup le plus reposé et le plus en ordre, sur les hauteurs qui dominent Mouzon ; le 7ème en face de Rémilly sur la rive droite, à Bazeilles et sur la route de Sedan.

Le demi-cercle formé par les Allemands dès le 29, et qui ne laissait à l'armée de **MAC-MAHON** d'autre alternative qu'une lutte désespérée contre des forces écrasantes ou l'internement en Belgique, s'était encore resserré ; ils avaient bien en apparence découvert la route de Montmédy, mais l'armée de la Meuse était placée de façon à l'intercepter de nouveau au premier ordre.

Ancestramil

D'après le grand état-major, les 3ème et 4ème armées occupaient, le 30 au soir, les positions suivantes : en première ligne, les XIIème corps à Létanne, sa cavalerie sur la rive droite de la Meuse, à Pouilly ; le IVème entre Beaumont et le bois Giraudeau ; la garde à Beaumont ; le 1er corps bavarois à La Besace ; le XIème corps et la 4ème division de cavalerie à Stonne ; le Vème corps près du XIème à la Berlière ; en deuxième ligne, à deux lieues en arrière de la première, le 2ème corps bavarois à Sommauthe, la 2ème division de cavalerie à Oches et la division wurtembergeoise à Verrières.
A six lieues de là se tenaient à l'extrême gauche, la 5ème division de cavalerie à Tourteron, plus au sud la 6ème à Semuy, enfin plus au sud encore le VI corps à Vouziers.

Les combats du 30 n'étaient en définitive que le prélude de la bataille de Sedan.

Le 30 août au soir, lorsque la division **GRANCHAMP** et une brigade d'infanterie de marine envoyés par le général **LEBRUN** au secours du 5ème corps furent rentrées à Mouzon, le maréchal **de MAC-MAHON** put se convaincre qu'il lui serait impossible de continuer le lendemain sa marche sur Montmédy.
Il résolut alors de concentrer son armée sous les murs de Sedan, d'y laisser un peu reposer ses troupes et de prendre conseil des circonstances avant de marcher soit sur Mézières soit sur Montmédy.

D'après les rapports officiels des généraux **de FAILLY** et **LEBRUN**, les ordres concernant les 5ème et 12ème corps leur furent donnés vers 9 heures du soir, mais il est constant que celui qui était destiné au 7ème corps n'arriva pas au général **DOUAY** avant 6 heures du matin, et que le général **DUCROT** ne fut bien fixé sur les intentions du commandant en chef que dans l'après-midi ; ces ordres une fois parvenus aux généraux, il y avait impossibilité matérielle à les transmettre rapidement aux différents corps de troupes dispersés de tous les côtés.
Dans leurs relations officielles et dans les regrettables polémiques qui se sont engagées entre eux, les commandants de corps d'armée parlent des mouvements exécutés pendant la triste nuit du 30 au 31 août comme s'il ne s'y était passé rien d'anormal.
A peine si le général **de FAILLY**, dans sa brochure sur les « ***Marches et opérations du 5ème corps*** » consacre cinq lignes au récit de sa dernière et douloureuse étape.
Pour suppléer à la réserve des principaux chefs de l'armée française, naturellement peu soucieux de faire connaître le véritable état de leurs troupes, le mieux est de céder la parole à de plus modestes acteurs dont le témoignage est d'autant plus digne de foi, que leur responsabilité n'est engagée en rien dans la mauvaise conduite des opérations.
Il importe que la vérité soit connue et que l'on sache comme une armée qui comptait **135 000** hommes le 21 août, jour de la levée du camp de Chalons, ne put mettre en ligne plus de 65 000 combattants le 1er septembre ; c'est le général en chef **de WIMPFFEN** lui-même qui fait ce pénible aveu dans son « Rapport particulier au ministre sur l'état de l'armée de Chalons, daté de Stuttgart, le 12 septembre 1870.

Voici comment un capitaine d'artillerie raconte, dans une notre adressée à un de ses camarades, la marche de nuit exécutée par sa batterie qui appartenait au 5ème corps :
« Dans la soirée du 30, ma batterie postée sur la rive droite de la Meuse a fait feu pendant une heure sur les batteries prussiennes en position sur le mont Brune.
A la nuit, j'ai reçu l'ordre de marcher sur Carignan et plus tard celui de me rabattre ensuite à gauche sur Sedan.
A tout instant la marche était entravée, au point que je n'arrivai qu'entre une heure et demie du matin à Carignan situé à six kilomètres de Mouzon.

Amicebrunel

*« Là nous avons commencé à nous mélanger avec les batteries du corps **DUCROT**, et le désordre fut à son comble lorsque arrivèrent les voitures du train déjà engagées sur la route de Montmédy et auxquelles on venait de faire rebrousser chemin.*
Aux carrefours, je ne trouvai pas un officier d'état-major pour nous indiquer la direction à suivre.
« On est allé ainsi lentement vers Sedan.
Au jour, je pus m'apercevoir qu'on marchait sur la route par trois et quatre voitures de front ; on voyait sur le même rang ou la file des caissons du train, des voitures d'ambulance, des canons, des chariots à bagages appartenant à tous les corps d'armée.
L'infanterie et les hommes à pied des autres armes marchaient sur les accotements. Je recherchai alors les débris de ma batterie épars sur une longueur de deux kilomètres.
Entre Douzy et Bazeilles je voulus faire arrêter ma voiture de tête afin de permettre aux autres de rejoindre. L'idée, je le reconnais, était mauvaise puisque d'autres commandants de batterie et de détachements du train ayant imité mon exemple, il se produisit un encombrement que les généraux essayaient de faire cesser en défendant aux voitures de s'arrêter.
Mais on ne s'entendait pas, et chaque officier d'état-major qui passait apportait un ordre différent ; l'un disait de faire marcher en tête les voitures d'administration, l'autre les voitures d'artillerie.
Enfin, vers 11 heures, nous sommes arrivés à Balan où l'on a réussi à débrouiller en partie le désordre.
« A peine avions-nous terminé cette laborieuse opération que quelques obus envoyés par les batteries allemandes de la rive gauche sont venus tomber à proximité de la route.
Des conducteurs effrayés partent au galop et il se produit de nouveau un immense désordre.
Peu à peu le calme se rétablit, l'infanterie prend les armes et des batteries françaises ripostent au feu des Prussiens.
Nous continuons notre chemin, on nous fait prendre à droite de la route vers les hauteurs de Daigny et le Fond-de-Givonne.
Enfin, après plusieurs changements de position, nous nous établissons au nord-ouest du Vieux-Camp. »

Ce récit donne une idée exacte du désordre qui régnait dans l'armée après les combats du 30 et le passage de la Meuse exécuté à la hâte sur des ponts en mauvais état et trop peu nombreux ; il témoigne également de l'inaltérable dévouement avec lequel les officiers d'un grade relativement peu élevé s'efforçaient de réparer ou d'atténuer les fautes des généraux.
Ces efforts eurent ce résultat que, dans la journée du 31, les bons soldats, ceux qui tenaient à faire leur devoir, parvinrent à rallier leurs régiments et à occuper les positions qui leur avaient été assignées par le maréchal **de MAC-MAHON** autour de la place de Sedan.

SITUATION DE SEDAN

Cette forteresse est à cheval sur la Meuse qui, en amont et en aval, coule dans la direction du sud-est au nord-ouest.
A l'intérieur de Sedan, le fleuve fait un coude à angle droit vers l'est et reprend sa première direction après avoir décrit une courbe dont la partie concave forme le faubourg de Torcy.
Sur la rive droite s'étend la ville proprement dite, dominée dans toute sa longueur par la citadelle ou château qui s'élève sur un contre-fort des Ardennes haut de cent cinquante mètre environ.

Archives Nationales

Ce contre-fort évasé en avant du château va se rétrécissant vers le nord-est dans la direction de la frontière belge distante de 3 lieues.
Le plus grand rétrécissement se trouve à une lieue de Sedan, entre les villages d'Illy à gauche et de Givonne à droite ; le terrain s'y abaisse en pente douce pour se relever ensuite jusqu'à la frontière.
Le point culminant de cette petite ligne de partage des eaux se trouve à la ferme de la Garenne qui forme avec Givonne et Illy un triangle à peu près équilatéral, dont les côtés ont une longueur moyenne de 2 500 mètres.
De la ferme se détache vers ce dernier village un éperon ou promontoire au milieu duquel s'élève une croix en pierre : c'est le Calvaire d'Illy.
Le contre-fort est limité au nord par le ruisseau de Floing qui, partant d'Illy, va de l'est à l'ouest se jeter dan la Meuse, à 1 000 mètres au-dessous du village de Floing et à 3 000 mètres en aval de Sedan.
Entre Illy et Floing, le terrain est raviné ; les crêtes des plateaux s'élèvent des deux côtés à près de 100 mètres au-dessus du lit du ruisseau.
A l'est, la limite du contre-fort est nettement marquée par la petite rivière de Givonne dont l'étroit vallon débouche perpendiculairement à la Meuse près de Bazeilles, à 4 kilomètres en amont de Sedan.
La Givonne très encaissée arrose les villages de Givonne, de Daigny, de La Moncelle et de Ramorie. Sur les hauteurs de la rive gauche on aperçoit le village et le bois de Villers-Cernay, et plus au sud le bois Chevalier, qui commandent d'une centaine de mètres les hauteurs de la rive droite.
En avant du château, vers la Garenne, on découvre des vestiges d'un ancien camp retranché connu sous le nom de Vieux-Camp.
De Bazeilles à Sedan on suit la route de Metz qui traverse le long du faubourg de Balan parallèlement à la Meuse ; l'espace d'une largeur de 1500 mètres compris entre la route et le fleuve était presque entièrement inondé par le barrage du pont de Sedan.
Le Fond-de-Givonne est un vallon rempli de maisons de campagne et qui forme le faubourg de la ville sur le long de la route de Bouillon.
Sur la rive gauche de la Meuse et la serrant de très près, les hauteurs de Fresnois et de Wadelincourt forment, à partir du chemin de fer, un vaste amphithéâtre très favorable à l'établissement de batteries qui de là dominent complètement les fortifications de Sedan à des distances de 2 000 à 3 800 mètres.

Fait digne de remarque ; sur les remparts neufs, très élevés et par suite très coûteux, on aperçoit de distance en distance gravés sur la pierre les millésimes de 1851, 1862 ; c'est donc après l'adoption du canon rayé que le génie s'est livré à ces dépenses dont la France a pu apprécier l'absolue inutilité.
A l'ouest de Floing, la Meuse, en décrivant une boucle allongée, forme la presqu'île d'Iges au-delà de laquelle se trouvent dans une position symétrique à celle de Sedan le bourg et le pont de Donchery.

JOURNEE DU 31 AOUT

Le maréchal **de MAC-MAHON,** après avoir reconnu les environs de Sedan, assigna aux différents corps d'armée les positions qu'ils devaient occuper dans la journée du 31.
Le 7ème corps avait provisoirement établi son camp dans les prairies qui s'étendent le long de la Meuse entre le ruisseau du Floing et la place de Sedan.
Dans l'après-midi, le général **DOUAY** reconnut que cette position était mauvaise ; et, en prévision d'une lutte qu'il considérait comme certaine, il demanda au maréchal L'autorisation

Ancestramil

de la rectifier en occupant les hauteurs qui bordent la rive gauche du ruisseau d'Illy, entre Floing et la Garenne.
Il aurait bien voulu installer un poste avancé sur le mamelon qui domine le village de **Floing** et qui forme promontoire entre les ruisseaux de Floing et de Fleigneux, mais l'exiguïté de ses forces l'obligea à renoncer à ce projet.
La division **LIEBERT** fut placée à la gauche ; la division **DUMONT** à la droite ; la division **CONSEIL-DUMESNIL** incomplètement réorganisée depuis la bataille de Woerth, et très éprouvée par la surprise de la veille, resta en seconde ligne ; la cavalerie et la réserve d'artillerie se rangèrent en arrière de la droite de la division **DUMONT**.

Le général **DOUAY**, dont l'activité redoublait à l'approche du danger, fit commencer sur le champ des tranchées abris pour l'infanterie et des épaulements pour abriter ses canons **;** au mois de septembre 1871 ces travaux étaient encore presque intacts et témoignaient de l'intelligence sollicitude de celui qui les avait ordonnés.
Le placement du 1er corps permit au général **DUCROT** de présenter au maréchal **de MAC-MAHON** des observations qui font le plus grand honneur à son coup d'œil militaire.
Grâce à ses brillantes qualités de soldat et à une expérience chèrement acquise par le désastre de Woerth, le général **DUCROT** comprenait l'immense danger auquel on exposait l'armée en l'acculant à une mauvaise place forte plus qu'imparfaitement armée et dénuée de toute espèce d'approvisionnements.
Il n'avait qu'une idée, celle de se replier à tire d'aile sur Mézières, de sorte que, en recevant l'ordre de battre en retraite dans la direction de Sedan, il usa de la latitude que l'on doit toujours laisser à un bon commandant de corps d'armée pour prescrire à ses troupes campées entre Douzy et Carignan de se réunir à Francheval, au nord de la route.
Il emmena avec lui les 2ème et 3ème divisions qui avaient passé la nuit près de Carignan, et se rendit directement au rendez-vous assigné.
De là, il comptait prendre la route des hauteurs par Villers-Cernay et Illy.
En arrivant au premier de ces villages, il reçut l'ordre écrit de prendre position sur la rive droite du ruisseau de Givonne, entre le cimetière de Givonne et Daigny, où l'attendaient les 1ère et 3ème divisions que le maréchal avait rencontrées à Douzy et empêché de marcher sur Francheval.
Dans son ordre, **MAC-MAHON** ajoutait que son intention d'aller à Mézières n'était nullement arrêtée.

Le général **DUCROT**, péniblement affecté en apprenant cette nouvelle et dernière hésitation de son chef, se dirigea vers le campement qui lui était assigné et où son arrière-garde n'arriva qu'à 11 heures du soir.
Le général **LEBRUN** avait reçu dès le matin l'ordre verbal d'installer ses troupes d'une façon assez étrange, puisque les trois divisions du 12ème corps devaient se ranger parallèlement à la Meuse, par suite perpendiculairement à la ligne de bataille du 1er corps, **DUCROT**.
Le terrain fixé par le maréchal « est compris dans un triangle dont un côté est la route de Sedan à Bazeilles, les deux autres, la Givonne de Bazeilles à Daigny, et le chemin de Daigny à Balan.
Ce sont les propres termes du rapport du général **LEBRUN**, mais il n'y a pas lieu de s'y arrêter puisque le 12ème corps dut se battre toute la **journée du 31** et n'eut pas le loisir d'établir un campement régulier.

Le 5ème corps arrivé **à Sedan dans la matinée avait établi son bivouac au Vieux-Camp**, au centre de la demi-circonférence occupée par les autres corps.
Dans l'après-midi le général **de WIMPFFEN** vieux soldat d'Afrique et de Crimée, vint remplacer dans son commandement le général **de FAILLLY révoqué, sur la demande du**

conseil des ministres, à la suite des plaintes unanimes soulevées par la manière déplorable dont il avait dirigé ses troupes de Bitche à Beaumont.

On peut regretter aujourd'hui que le général **WIMPFFEN** ne soit pas arrivé deux jours plus tôt, car, il aurait certainement évité la surprise du 30.

Dans la soirée, le maréchal de **MAC-MAHON** monta au château pour examiner les mouvements des Prussiens vers Donchery, mouvements qui lui avaient été signalés par un ancien sous-officier d'artillerie retiré dans cette localité.
Sur ces entrefaites, les généraux **DOUAY et DUCROT** vinrent s'entretenir avec lui de la position de leurs corps, qui ne se reliaient pas très bien entre Garenne et le cimetière de Givonne.
Le général **DUCROT** toujours disposé à appuyer sa gauche, dans la direction de Mézières, offrait d'occuper la Garenne et le Calvaire d'Illy que l'on supposait plus particulièrement menacés ; mais le maréchal, que le mouvement de l'ennemi vers Donchery inquiétait pour sa marche vers l'ouest, refusa de dégarnir la ligne de Givonne à Daigny afin d'être prêt, le cas échéant, à écraser avec le 1er et 12ème corps réunis les troupes qui lui barraient la route de Carignan.
Il fit alors appeler le général **de WIMPFFEN** pour lui demander ce qu'il pouvait faire pour relier les corps de ses deux collègues.
WIMPFFEN répondit qu'il pensait avoir encore **16 000 hommes** et accepta de couvrir l'aile droite du général **DOUAY**.

Il est évident que l'évaluation du commandant du 5ème corps était exagérée et qu'après le désastre de Beaumont il disposait au plus de **10000 hommes ;** c'est du moins l'avis de plusieurs de ses colonels.
La brigade **L'ABADIE** s'établit à la Garenne, en arrière d'elle, venait la division **LESPART** ; la division **GOZE** fut placée près du 12ème corps ; la cavalerie de **MARGUERITTE** et de **BONNEMAINS** s'installa sur les emplacements restés libres entre les lignes d'infanterie.
Dans la nuit du 30 au 31, le général **VINOY** était arrivé à Mézières avec la division **BLANCHARD** et la réserve d'artillerie du 13ème corps.

De leur côté, les Allemands se préparaient à **porter les derniers coups à l'armée française**.
Forts de leur immense supériorité numérique, ils ne craignaient pas de s'étendre, dans la conviction que, sur tous les points, ils pourraient opposer à **MAC-MAHON** une force capable de l'arrêter assez longtemps pour permettre au reste de leur armée d'accourir et de l'écraser.
C'est dans la nuit du 30 au 31, vers 2 heures du matin, que **le roi GUILLAUME** expédia l'ordre de poursuivre à outrance l'armée de Chalons.
L'armée de la Meuse fut naturellement chargée de couper les communications avec Montmédy ; le **prince de SAXE** dut diriger la garde sur Carignan, le corps saxon sur Douzy, le IVème devait rester en réserve sur la rive gauche de la Meuse, en face de **Mouzon**.
Les deux premiers corps précédés de leur nombreuse cavalerie exécutèrent sans obstacle les mouvements prescrits, puisque l'armée française avait reçu l'ordre de se replier sur **Sedan**.
Malheureusement l'encombrement des routes et le désordre des convois permit à cette cavalerie d'enlever plusieurs centaines de voitures, quelques petits détachements isolés, ainsi que des trainards.
Le soir, la garde royale prit ses campements en avant de Carignan avec de forts avant-postes à Pouru-aux-Bois et à Pouru-Saint-Rémy, sur la rive droite de la Chiers.
Le 12ème corps saxon occupa l'espace compris entre la Chiers et la Meuse, d'Amblimont et d'Evilly à Douzy dont il avait été fort étonné de trouver le pont intact.
Le **prince de SAXE** installa son quartier général à Carignan.

L'armée du **prince de PRUSSE** était chargée d'attaquer de front et de couper les communications avec Mézières.
La division wurtembergeoise, à l'extrême gauche, dut aller de Verrières à Boutencourt par Stonne et Vendresse, et se mettre à cheval sur la route de Mézières à égale distance, c'est-à-dire à 10 kilomètres, de cette place et de Sedan ; le XIème corps qui avait passé la nuit à Stonne suivit le chemin de Chémery et de Cheveuge pour occuper Donchery : le 1er corps bavarois, de **TANN**, devait aller à Rémilly par Raucourt. Ces trois colonnes avaient l'ordre impératif d'attaquer les Français partout où elles les rentreraient, de les chasser de la rive gauche de la Meuse, et de procéder à l'établissement d'un certain nombre de ponts.

En seconde ligne s'avançaient : le Vème corps dans les traces du XIème, et le 2ème corps bavarois, de **HARTMANN**, dans celles du corps de **TANN.**
L'état-major allemand ayant eu vent de la formation des 13ème et 14ème corps, le VIème corps prussien fut porté de Vouziers à Attigny et à Semuy, avec mission de surveiller à la fois la vallée de l'Aisne et le chemin de fer de Rethel ; la 5ème division de cavalerie fut maintenue à Tourteron ; la 6ème se porta au nord de Semuy jusqu'à Bouvellemont ; la 2ème éclairait le flanc gauche des Wurtembergeois et du Vème corps ; la 4ème surveillait l'intervalle qui séparait les Bavarois du Xème corps.
Le prince royal s'installa avec son état-major à Chémery.

Le XIème corps, parvenu à Donchery sans avoir rencontré la moindre résistance, jeta immédiatement un pont de pontons en aval du bourg ; le Vème corps avança jusqu'à Cheveuge.
Le général de **TANN**, avec la 1ère division de son corps d'armée, arriva de bonne heure à Rémilly et fit aussitôt mettre une nombreuse artillerie en position sur les hauteurs de la rive gauche, entre Aillicourt et les Noyers.
Ce furent ces pièces qui occasionnèrent le désordre signalé plus haut dans les colonnes en marche sur la rive droite, entre Douzy et Sedan.
En même temps arrivait le 12ème corps énergiquement conduit par le général **LEBRUN**.

Au milieu du désarroi général, il fit avancer le long du fleuve une dizaine de batteries qui ripostèrent avec une grande énergie au feu des Bavarois.
Mais ceux-ci, sous la protection de leur puissante artillerie, purent néanmoins jeter deux ponts près d'Aillicourt, un peu au-dessous du confluent de la Meuse et de la Chiers ; leurs tirailleurs embusqués le long du fleuve se glissèrent jusqu'au bout du chemin de fer de Bazeilles que, comme toujours, on avait oublié de faire sauter.
Les ordres ne furent-ils pas régulièrement transmis au service du génie, ou l'officier chargé de l'opération a-t-il été tué dans Bazeilles, ou n'a-t-il pu réunir les hommes chargés de l'aider ?
Il est certain que l'ordre est parti de l'état-major général et que le général **LEBRUN** en fut avisé, puisque, dans son rapport officiel, il déclare avoir prescrit au général **de VASSOIGNE** *« de prêter son concours le plus efficace à l'officier du génie chargé de l'opération. »*
On ignore encore par suite de quelles circonstances le pont n'a pas été détruit.

Un peu après 2 heures, le général **de TANN**, comptant sans doute avoir désorganisé la défense de Bazeilles par le feu incessant de son artillerie, lança une colonne d'attaque contre la brigade **CAMPBRIELS** de la division **GRANCHAMP** qui était chargée de la défense du village et surtout de la protection des batteries.

Le général **LEBRUN** la fit soutenir par la brigade **MARTIN des PALLIERES** de l'infanterie de marine. Cette magnifique troupe, qui dans ces funestes journées devait acquérir une gloire impérissable, se lança résolument sur l'ennemi et le refoula à coups de fusil et de

baïonnette de l'autre côté du pont de chemin de fer sans s'inquiéter des incendies allumés par les obus.
Dans ce **combat d'une violence inouïe**, les Bavarois perdirent beaucoup de monde, entre autres des prisonniers ; cet insuccès les avait humiliés et le lendemain ils devaient cruellement se venger de leur défaite sur des habitants inoffensifs.
Nous verrons les assassins de l'ambulance du chemin de fer de Wissembourg et de Gunstett rester assassins et devenir ou outre incendiaires et pillards.
Les Bavarois, que l'on a bien à tort dépeints comme des êtres doux inoffensifs, se sont toujours et partout montrés les **plus cruels et les plus impitoyables des Allemands** ; dans les escortes de prisonniers il n'y a sorte d'humiliations et de tortures qu'ils n'aient infligées à nos malheureux soldats.
Vers 6 heures le feu cessa ; la partie avancée de Bazeilles devenait la proie de l'incendie et le 12ème corps s'établissait entre Daigny et Bazeilles, la division **GRANDCHAMP** à gauche, la division **LACRETELLE** au centre, face à La Moncelle, et l'infanterie de marine dans le village qu'elle avait si vaillamment reconquis sur l'ennemi.
Les soldats se couchèrent derrière les faisceaux, une moitié dormant pendant que l'autre veillait ; les rues et les maisons de campagne situées dans le camp furent mises en état de défense ; le pont du chemin de fer était gardé sur la rive gauche par les Bavarois, sur la rive droite par les Français.

L'armée de **MAC-MAHON** formait ainsi une demi-circonférence de 4000 mètres de rayon décrite autour de **Sedan** comme centre.
A gauche le corps **DOUAY** bordait les hauteurs entre Floing et Calvaire d'Illy ; au centre et à droite le long de la Givonne, le corps **DUCROT** occupait des positions très fortes ; plus à droite encore, le corps **LEBRUN**. Au milieu se tenait le 5ème corps, avec une saillie vers le bois de la Garenne près duquel campaient également les réserves de cavalerie.

La ligne de bataille française était détestable ; il n'était pas possible d'en choisir une plus mauvaise.

La petite place de Sedan, mal approvisionnée et mal armée, ne pouvait être d'aucun secours aux combattants, et en s'y adossant pour soutenir une lutte purement défensive, le **maréchal MAC-MAHON** laissait à son adversaire toute la liberté de ses mouvements, et se condamnait lui-même à une destruction totale en cas de défaite, puisqu'il n'avait plus de ligne de retraite.
En effet, l'armée de la Meuse était, dès le 31 au matin, placée de façon à intercepter toutes les communications avec l'est ; les 1er et 2ème corps bavarois, entre Aillicourt et Fresnois, fermaient les issues vers le sud ; et du moment où **MAC-MAHON** restait immobile, les XIème, Vème et les Wurtembergeois n'avaient qu'à franchir la Meuse à Donchery et à Dom-le-Mesnil, pour contourner la presqu'île d'Iges et donner la main à la garde royale aux environs de Fleigneux.
Le général **DOUAY** ne disait-il pas que « l'exiguïté de ses forces » ne lui permettait seulement pas d'occuper un mamelon dominant entre Saint-Menges et Floing !

Les Allemands eux-mêmes s'étonnent que le maréchal **MAC-MAHON** ait seulement eu la pensée de s'arrêter dans une position si désavantageuse ; on ne peut l'attribuer qu'aux renseignements erronés recueillis par l'état-major sur la force des armées prussiennes.
A plusieurs reprises le maréchal a donné à entendre qu'il ne croyait pas avoir devant lui plus de 70 à 80000 hommes, et les explications qu'il a données depuis sur son dispositif de combat ne sauraient satisfaire personne.
Le sort en était jeté, une armée française de **130 000 hommes** réduite, pour des raisons qu'il serait triste de répéter, à moins de **70 000 combattants**, allait livrer bataille à **220 000 soldats** fiers de leurs récents triomphes et conduits par un stratégiste consommé.

Marie France ROBELIN
Janvier 2009

BATAILLE DE SEDAN

Sous les murs de Sedan, l'armée française ne pouvait livrer qu'une bataille défensive et laissait à l'ennemi le choix de la combinaison destinée à produire son anéantissement.
Le **roi GUILLAUME** et son chef d'état-major, bien renseignés sur la situation désespérée de **MAC-MAHON**, puisque depuis trois jours leur nombreuse cavalerie n'avait cessé d'être en contact avec ses colonnes, résolurent de profiter de la nouvelle faute qu'il venait de commettre.
La route de la Belgique était restée ouverte, l'immobilité de leur adversaire allait leur permettre de la fermer également.
Dans la soirée du 31, en passant à Chémery pour se rendre à son quartier général de Vendresse, **le ROI** tint avec le **PRINCE ROYAL**, les généraux **de MOLTKE** et **de BLUMENTHAL** une conférence à la suite de laquelle l'état-major de la 3ème armée rédigea un ordre date de Chémery, 9 heures du soir, dont voici la traduction :
« Pour arrêter l'ennemi et l'empêcher de gagner Mézières par la rive droite de la Meuse, une partie de l'armée traversera ce fleuve, demain 1er septembre, à Dom-le-Mesnil et à Donchery. On exécutera les mouvements indiqués ci après :
« Le XIème corps partira au point du jour et se dirigera par Donchery sur Vrigne-aux-Bois, où il occupera une position qui lui permette d'intercepter le passage sur Mézières, entre la Meuse et la frontière belge.
Le Vème corps quittera son bivouac à 5 heures du matin, suivra le XIème par Donchery et s'y raccordera de façon que son aile droite déborde Vrigne-aux-Bois ; il y placera son artillerie de façon à battre la route de Vrigne à Sedan.
La division wurtembergeoise jettera encore dans la nuit un pont près de Dom-le-Mesnil, le franchira à l'aube et restera à cheval sur la route de Sedan à Mézières, de manière à observer cette dernière place et à servir en même temps de réserve au XIème corps.
Le 2ème corps bavarois se mettra en marche à 5 heures ; une division passera par Bulson et Fresnois et occupera avec l'artillerie du corps les hauteurs de la rive gauche en face de Donchery ; l'artillerie marchera en tête.
L'autre division passera par Noyers et prendra position entre Fresnois et Wadelincourt, face à Sedan, de façon à empêcher toute sortie de la forteresse.
*Le 1er corps bavarois restera à Rémilly si une marche offensive du **PRINCE ROYAL** ne rend pas nécessaire son entrée en ligne (Dans la nuit cet ordre fut modifié : le **prince de SAXE** devant attaquer de grand matin, le 1er corps bavarois se mit en marche le 1er septembre à la même heure).*
La 6ème division de cavalerie se concentrera à Fresnois et y attendra des ordres ultérieurs.
La 2ème division de cavalerie quittera ses cantonnements à 6 heures, marchera sur Boutencourt et s'arrêtera au sud de ce village. La 5ème division de cavalerie et le VIème corps resteront dans leurs cantonnements près de Tourteron et d'Attigny.
« Quartier général de Chémery, le 1er septembre 1870. »

Vers minuit, un avis pressant du général **de MOLTKE** fit inviter le XIème corps et les Wurtembergois à hâter leur mouvement le plus possible pour empêcher l'ennemi de marcher sur Mézières comme il paraissait en avoir l'intention.
Le renseignement d'après lequel **M. de MOLTKE** ordonnait de hâter le mouvement tournant n'était pas rigoureusement exact, puisque le maréchal de **MAC-MAHON** n'avait pris encore aucune décision, mais, instinctivement, les traînards débandés, les hommes qui se souciaient peu d'affronter l'ennemi, les conducteurs de bagages et de parcs, dont le devoir est de débarrasser la zone occupée par les troupes agissantes, s'étaient dirigées vers l'ouest et formaient de longues colonnes qui avaient donné le change aux reconnaissances prussiennes.

Le prince de SAXE, plus éloigné du grand quartier général, ne reçut qu'à 1 heure du matin l'ordre de mouvement pour le 1er septembre.
Il lui était prescrit de diriger le XIIème corps sur Sedan par Douzy, Lamécourt et Lamoncelle ; la garde plus à droite sur Villers-Cernay et Givonne ; le IVème corps devait, avec la 8ème division et la réserve d'artillerie, appuyer l'attaque des Bavarois sur Bazeilles, et laisser la 7ème division en réserve à Mairy.

Le général **de MOLTKE**, pour arrêter la retraite de **MAC-MAHON** vers l'ouest, ordonna, suivant sa tactique habituelle, l'attaque du côté opposé, vers Bazeilles.
Le général **de TANN** fit enlever pendant la nuit le poste français du pont du chemin de fer, et à 4 heures du matin, à la faveur d'un épais brouillard qui couvrait la Meuse et ses abords, le 1er corps bavarois défila par les ponts établis entre Rémilly et Bazeilles et attaqua vigoureusement l'infanterie de marine.
La brigade **MARTIN des PALLIERES**, dont le chef grièvement blessé la veille avait dû être transporté dans une ambulance, repoussa cette attaque avec la dernière énergie ; bientôt la brigade **REBOUL**, la 1ère division **de VASSOIGNE**, vint soutenir la 2ème. Le brouillard toujours très épais empêchait l'artillerie de prendre une part active à la lutte, mais vers 6 heures, la brume commençant à se dissiper, les batteries bavaroises de la rive gauche se mirent à accabler Bazeilles de leur feu, auquel l'artillerie du 12ème corps répondait de son mieux.

Le général **LEBRUN** sentit tout de suite l'importance du mouvement dirigé contre lui et en donna avis au maréchal **MAC-MAHON** dès 5 heures.
Celui-ci, à cheval depuis le point du jour, s'était précisément dirigé de ce côté, attiré par le bruit et aussi par les nouvelles de la nuit.
Avant de donner des ordres, (*les commandants de corps d'armée n'avaient reçu aucune instruction depuis la veille)*, le maréchal voulait se rendre compte des mouvements de l'ennemi, et dans ce but il s'était porté sur un point élevé, à l'intersection des chemins de Daigny à Bazeilles et de Lamoncelle à Balan.
De là il voyait fort bien : l'attaque des Bavarois et du IVème corps, les Saxons en marche vers la gauche du 12ème corps et l'artillerie bavaroise en position sur les hauteurs de la Marfée, au-dessus de Wazdelincourt et des Noyers.
En même temps le général **MARGUERITTE** l'informait du mouvement tournant par Villers-Cernay, que commençait à dessiner très nettement la garde royale.
Il était en observation depuis quelques minutes sans s'inquiéter du feu violent dirigé sur le groupe de son état-major, quand, vers 6 heures, un éclat d'obus parti de Lamoncelle l'atteignit à la cuisse et brisa la jambe de son cheval.
Etourdi par la commotion, le maréchal perdit connaissance ; revenu à lui, il persista, malgré l'avis de son médecin, à vouloir remonter sur un nouveau cheval.
Mais son indomptable énergie physique et morale fut vaincue par la souffrance ; il s'évanouit une deuxième fois et dut se laisser emporter du champ de bataille.
Cette blessure vraiment providentionnelle permit à l'intrépide et honnête **duc de MAGENTA** d'échapper à la terrible responsabilité d'une capitulation amené par son regrettable manque de décision, et de rendre plus tard à son pays des services qui ont fait oublier ses lourdes fautes de campagne.

Avant de rentrer à Sedan, **MAC-MAHON** prescrivit au général **FAURE**, son chef d'état-major, de prévenir le général **DUCROT** d'avoir à prendre le commandement en chef.
Il savait bien que les généraux de **WIMPFFEN** et **DOUAY** étaient plus anciens de grade, mais il désignait le général **DUCROT** parce qu'il le **considérait comme le plus capable**.
Il a toujours soutenu que, vivant, il avait le droit de choisir son successeur.

Cette opinion assez étrange est contraire à tous les précédents.

Le chef d'escadron d'état-major **de BASTARD**, envoyé à la recherche du nouveau général en chef, ne le rencontra que vers 7 heures, aux environs de Givonne.
Dès que le général **DUCROT** fut informé du choix dont il était l'objet, il revint à son idée initiale de concentrer toute l'armée sur le plateau d'Illy et de se faire jour dans la direction de Mézières.
Le mouvement tournant des Prussiens se voyait à l'œil nu ; des masses considérables se prolongeaient vers le nord-ouest et nulle part l'ennemi ne prenait encore une offensive décidée.
Pour éviter d'être enveloppé, le général **DUCROT** prescrivit au général **LEBRUN** de battre en retraite par son aile droite, et vivement, parce que les avis de Villers-Cernay et de **Givonne** devenaient de plus en plus inquiétants.
Le général **LEBRUN**, dont le corps d'armée était engagé à fond, fit observer avec justesse que l'exécution de ce mouvement présenterait des difficultés sérieuses, et que ses troupes, admirables de bravoure et d'entrain, se démoraliseraient si on leur donnait l'ordre de battre en retraite.
Un peu avant 9 heures, le général **DUCROT**, qui s'était transporté au milieu du 12ème corps, consentit à retarder d'une demi-heure le mouvement sur Illy.

A ce moment, le général **de WIMPFFEN** qui, de sa position du Vieux-Camp, ne voyait pas ce qui se passait du côté du 7ème corps, masqué par le bois de la Garenne, et avait sous les yeux le spectacle rassurant des 1er et 12ème corps luttant avec succès, prévint le général **DUCROT**, par un billet au crayon, qu'il était en possession d'une lettre de commandement signée du ministre de la guerre et, qu'en qualité de général en chef, il lui prescrivait de regagner le terrain abandonné, son intention étant de jeter les Bavarois à la Meuse et de percer sur Carignan. (1)
Dès 4 heures du matin, le **ROI**, accompagné du grand état-major, quittait son quartier général de Vendresse pour visiter ses troupes et se rendre ensuite sur la hauteur de Fresnois d'où la vue embrasse tout le champ de bataille.

---

(1) Dans son récit de la bataille de Sedan, le général **de WIMPFFEN** prétend qu'alors, 9 heures du matin, il savait déjà la position désespérée et que c'était « par abnégation et par patriotisme qu'il avait fait valoir son droit au commandement. » Ni lui, ni son chef d'état-major, le général **BESSON**, tué depuis à l'attaque de Courbevoie sous la Commune, n'étaient assez perspicaces pour comprendre toute l'horreur de la situation de l'armée française. On prétend, avec une grande apparence de raison, que le général **BESSON** croyait la victoire non seulement possible mais probable, et que cette opinion hautement manifestée avait décidé son chef, arrivé de la veille et nullement au courant de la guerre avec les Prussiens, à revendiquer une responsabilité écrasante même pour un homme de talent, et à plus forte raison pour un général brave mais dont l'intelligence est loin d'égaler l'énergie.
Une polémique ardente s'est élevée depuis entre les généraux **de WIMPFFEN** et **DUCROT** sur la possibilité de se faire jour dans la direction de Montmédy ou dans celle de Mézières. Le conseil d'enquête sur les capitulations a émis l'avis : « que le projet du général **DUCROT** était le plus rationnel, car en admettant que la concentration sur la gauche pût réussir, ce qui était difficile, et qu'après un vigoureux effort l'on pût s'ouvrir la route de Mézières, on pouvait, tout au moins, concevoir l'espoir de sauver une bonne partie de l'armée en se jetant sur le territoire belge. » Cet avis n'est étayé d'aucune considération sérieuse ; il est vrai qu'à l'époque où il a été exprimé les documents officiels allemands faisaient défaut ou étaient incomplets. Les mouvements exécutés par les Prussiens sont maintenant connus, ainsi que les heures d'arrivée de leurs corps d'armée aux différents points de la ligne enveloppante. Ces renseignements constituent une base d'appréciation bien supérieure aux discussions passionnées ou à l'avis motivé de généraux intéressés à pallier les fautes commises. L'état-major de **M. de MOLTKE,** ayant pleinement réussi, ne saurait avoir le moindre intérêt à ne pas dire la vérité. On peu ajouter que les Allemands ont une tendance contraire à celles des Français : en parlant de leurs ennemis, loin de les rabaisser, ils exaltent leur valeur, convaincus qu'en agissant ainsi, ils ne font que rehausser l'éclat de leurs propres triomphes.

Le **prince de PRUSSE** installait son quartier général plus à gauche, au-dessus de Donchery, d'où il pouvait surveiller le mouvement destiné à couper **MAC-MAHON** de **Mézières** ; le **prince de SAXE**, chargé de la même manœuvre du côté de Montmédy, se tenait au milieu de son armée.

Conformément aux instructions données dans la soirée du 31, les armées allemandes s'étaient mises en marche dans la nuit ou au point du jour.
A minuit le XIème corps avait été averti d'avoir à passer la Meuse à Donchery ; avant 6 heures, il était en entier sur la rive droite et s'avançait en trois colonnes pour couper la route de Sedan à Mézières par Vrigne-aux-Bois.
N'ayant rencontré personne, il reçut à 7 heures l'ordre de contourner la presqu'île d'Iges et de marcher sur Saint-Menges par l'étroit défilé de Saint-Albert.
Quand cet ordre arrivé, l'avant-garde avait déjà atteint Bosseval, à 3 kilomètres au nord de la route et à 4 kilomètres de la frontière belge.
La communication de **MAC-MAHON** avec Mézières était donc coupée dès 7 heures du matin. A 8 heures ¼, la tête de colonne du XIème corps arrivait à Saint-Menges, en chassait les faibles avant-postes de la brigade **GUIOMAR**, division **LIEBERT**, et installait son artillerie sur ce fatal mamelon compris entre les ruisseaux de Floing et de Fleigneux, et d'où elle battait les positions du corps **DOUAY** ainsi que le Calvaire d'Illy.
La portion du XIème corps qui avait poussé jusqu'à Bosseval resta en position pendant que le Vème corps continuait le mouvement prescrit par l'ordre général et venait se ranger à la gauche de la portion qui avait franchi le défilé ; ce déploiement était protégé par le feu de toute l'artillerie des deux corps.
A 9 heures précises, heure à laquelle le général **DUCROT** voulait concentrer l'armée à Illy et la jeter dans la direction de Fleigneux-Saint-Menges, l'état-major général allemand reconnait qu'il n'y avait encore entre ces deux villages que trois brigades, les 41ème et 42ème du XIème corps et la 19ème du Vème corps, soutenues par plus de 120 pièces de canon. La cavalerie du Vème corps avait atteint Fleigneux.
La 4ème division de cavalerie, chargée de couvrir l'aile gauche de la 3ème armée, s'arrêta à Serifontaine, derrière la presqu'île d'Iges, mais ses deux batteries à cheval découvrirent sur la droite du village une position d'où à 3 000 mètres elles prenaient à revers le corps de DOUAY entre Floing et le faubourg de Cazal.
La division wurtembergeoise **d'OBERNITZ**, après avoir suivi pendant quelque temps l'aile gauche, fut ramenée en arrière et chargée de la garde du bourg et des ponts de Donchery, dont la possession était de la plus haute importance ; son artillerie se plaça de façon à lancer des obus dans Sedan.
La 2ème division de cavalerie, **WERNIGERODE**, se posta à Vrigne-sur-Meuse pour éclairer **d'OBERNITZ** à Mézières.
Au centre, le 2ème corps bavarois, **HARTMANN**, envoya une de ses divisions en face de Bazeilles pour soutenir **de TANN** ; l'autre division prit avec son artillerie position sur la hauteur de Wadelincourt, d'où elle dominait les défenses de Sedan.
A l'aile droite, le combat avait pris un grand développement et se poursuivait avec un incroyable acharnement.
De TANN, avec ses 38000 Bavarois, avait été chassé deux fois de Bazeilles par l'héroïque infanterie de marine, vaillamment secondée par la division **LACRETELLE** et **les habitants**.
La 23ème division saxonne, sur la droite, et une division du 2ème corps bavarois avaient dû entrer en ligne pour enlever, maison par maison, le malheureux village.
Canonnés avec furie depuis la veille par plus de cent bouches à feu, les défenseurs de Bazeilles durent céder la place, non à l'ennemi, mais à l'incendie, pour continuer la lutte dans les jardins et les parcs qui entourent ce petit Versailles de Sedan.

A 10 heures, **M. de TANN**, maître de la position, renouvela les cruautés de son prédécesseur **TILLY**, **le général de MAXIMILIEN de BAVIERE**, qui en 1630 ordonna le sac de Magdebourg.
Les maisons de Bazeilles qui avaient résisté aux obus furent incendiées, les habitants tombés entre les mains des assassins de Wissembourg furent lâchement égorgés et le même traitement infligé à des soldats français faits prisonniers pendant le combat.

A 6 heures ¼, le corps saxon avait attaqué Lamoncelle, occupé par la gauche du corps **LEBRUN**.
A 7 heures, l'ennemi était maître du village et du pont de la Givonne, quand la brigade **FRABOULET**, de la division **LARTIGUE**, s'élança au secours de son voisin de droite et, par un vigoureux retour offensif, rejeta les Saxons sur la rive gauche et réoccupa le bois Chevalier, qui domine Daigny et Lamoncelle.
Mais bientôt débordée par sa gauche, la brigade fut rejetée sur Daigny, dont **le prince de SAXE** se rendit maître à 9 heures ½.
Malgré le feu de l'artillerie bavaroise et saxonne dirigé sur le plateau occupé par le 1er corps, l'ennemi ne put aller plus loin ; un instant même ses pièces furent mises en danger par une attaque furieuse des braves gens qui se battaient avec la rage du désespoir, pendant que de très nombreuses défaillances se produisaient dans certains régiments et augmentaient sans cesse le chiffre des soldats débandés.

Chez les Prussiens, au contraire, les renforts arrivaient avec une désolante régularité !
On a vu **de TANN** soutenu successivement par deux divisions ; le **prince de SAXE**, croyant alors que la 24ème division du XIIème corps ne pourrait enlever **Daigny**, l'avait fait appuyer par la 2ème division de la garde.
En même temps, la 1ère division marchait sur Givonne et la cavalerie continuait son mouvement tournant vers Fleigneux.
Enfin le IVème corps avait sa 7ème division à Mairy prête à soutenir les Saxons, sa 8ème à Rémilly comme soutien du général **de TANN.**
A 10 heures, l'armée de la Meuse était maîtresse du cours de la Givonne, de Givonne à Bazeilles ; il ne restait donc ouvert que l'espace compris entre la route de Bouillon et Fleigneux, espace sur lequel s'avançait comme un gros bastion le Calvaire d'Illy.

Lorsque le **prince de WURTEMBERG**, commandant la garde, entendit le canon de la 3ème armée, il réunit les 90 pièces de son artillerie en une seule batterie au-dessus de Givonne, avec ordre de canonner sans répit le Calvaire d'Illy et le bois de la Garenne, qui étaient également battus par les XIème et Vème corps.
Chose à peine croyable !
sous le feu de cette puissante artillerie, la garde prussienne tenta vainement d'enlever le bois de la Garenne, et la belle résistance du 1er corps l'obligea à se diriger plus au nord, vers Illy, où le terrain était plus abordable. A 3 heures seulement, la garde et des détachements des XIème et Vème corps se donnèrent la main entre le moulin d'Olly et Fleigneux.
Dans l'intervalle, la 8ème division du IVème corps avait rallié **de TANN** qui, avec plus de **60 000 hommes**, ne put enlever les jardins de Bazeilles avant 11 heures du matin ; il marcha alors contre Balan, où la lutte se prolongea encore plusieurs heures.

Tels sont les mouvements exécutés par les armées allemandes dans la journée du **1er** septembre ; ils permettent de bien comprendre la situation de l'armée française pendant les différentes phases de la bataille, situation qui a toujours été absolument désespérée.

Ce qui ressort de ces récits, c'est que la moitié de l'armée faisait tête à l'ennemi et que l'autre moitié était abritée dans Sedan ou s'éloignait volontairement ou d'une façon inconsciente du champ de bataille. (1)

Tandis que l'infanterie de marine défendait Bazeilles avec une admirable ténacité, le reste du 12ème corps et les troupes du général **DUCROT** ne luttaient pas avec moins d'énergie le long de la Givonne.
Leurs positions étaient naturellement très fortes, et le profond encaissement de la petite rivière contribuait puissamment à ralentir la marche offensive du **prince de SAXE**.
A la gauche, la situation du 7ème corps, considérée au début de la bataille comme assez bonne, protégée qu'elle était sur son front par le ruisseau de Floing et sur sa gauche par la Meuse, n'allait pas tarder à devenir critique.

A 8heures ¼, lorsque le XIème corps prussien eut repoussé de Saint-Menges les avant-postes de la division **LIEBERT**, le feu de son artillerie postée sur le mamelon boisé fit d'abord peu de mal aux troupes du général **DOUAY**, grâce au soin avec lequel celui-ci avait établi les tranchées abris pour l'infanterie et les épaulements pour ses batteries.
Mais quand le Vème corps, de **KIRCHBACH**, commença à entrer en ligne, les vingt-huit batteries des deux corps prussiens, par leurs déploiements successifs, ne tardèrent pas à déborder la droite des divisions **LIEBERT** et **DUMONT**.

Les débris de la division **CONSEIL-DUMESNIL** reçurent alors l'ordre d'occuper les crêtes du plateau vers Illy ; peu de temps après, la brigade **BORDAS** de la division **DUMONT** fut également envoyée de ce côté.

Mais vers 11 heures, l'armée de la Meuse et les trois divisions bavaroises engagées contre Bazeilles ayant forcé sur tous les points le passage de la Givonne, il en résulta une grande confusion

---

(1) Pour ce rentre compte de ce qu'a pu être réellement cette bataille de Sedan livrée par les Français avec un décousu regrettable, il faut visiter avec attention le théâtre de la lutte. Les reliefs du terrain étant nettement accusés, il est facile d'y retrouver les positions occupées par les corps d'armée dans la nuit du 31 août ; il est moins aisé de suivre les péripéties de la lutte parce que, les premières lignes enfoncées, la confusion était telle qu'il n'y a plus eu de bataille dans la véritable acception du mot. Quelques vaillants soldats continuaient à se battre pour l'honneur, tandis que la grande majorité cherchait dans la ville ou près de ses murs un abri contre l'artillerie prussienne. Cependant il est certains points, tels que la partie du bois de la Garenne comprise entre le Calvaire d'Illy et le cimetière de Givonne, où les tumulus plus rapprochés indiquent que la lutte y a été vive et les victimes du devoir accompli jusqu'au bout excessivement nombreuses.
Pendant toute la bataille, les Français ont subi forcément la pression des masses qui les enserraient ; donc, les mouvements des Allemands étant connus, il faut raconter brièvement une lutte dans laquelle la part des défaillances est malheureusement supérieure à celle de l'héroïsme et de la fermeté dans le malheur. On est mal venu à prétendre exalter la valeur d'une armée de 130 000 hommes qui, pendant toute une journée, ne parvint pas former une colonne d'attaque sérieuse. Cette faiblesse indéniable et peu digne du glorieux passé de l'armée française provient de plusieurs causes : depuis le départ de Chalons, le commandement en chef était constamment resté inférieur à tout ce qu'on peut imaginer ; les généraux faisaient pour la plupart preuve d'une coupable insouciance dans l'exercice de leurs fonctions ; l'administration était déplorable, comme conséquence forcée d'un commandement faible et indécis ; les soldats étaient en grande partie démoralisés par des prédications anarchiques, par la défaite de Woerth, par une retraite de près de cent lieues dirigée d'une façon insensée. L'**EMPEREUR**, avec sa figure mélancolique, son cortège d'inutiles et ses fourgons à bagages, n'avait pas une attitude capable de relever le moral de ses soldats. Que la France sache donc courber la tête et écouter, la rougeur au front, le récit de la plus cruelle humiliation qui lui ait jamais été infligée, celle de la capitulation en rase campagne d'une armée de plus de cent mille hommes.

.

Déjà la division **WOLFF**, placée à la gauche de **DUCROT**, s'était repliée sur le bois de la Garenne ; l'intrépide général **CAMBRIELS**, écrasé par près de vingt mille saxons, avait ramené vers le Calvaire d'Illy les quatre derniers bataillons de la division **GRANCHAMP** et venait de tomber, le crâne ouvert par un éclat d'obus ; enfin, tous les régiments qui avaient combattu entre Lamoncelle et Givonne se rabattaient les uns après les autres sur le même point, il y avait jusqu'à des soldats d'infanterie de marine ; le reste de la vaillante division **VASSOIGNE** soutenait un combat acharné dans le faubourg de Balan.

Malheureusement les braves qui luttaient avec le courage du désespoir devenaient plus rares de minute en minute, exposés au feu de plus de deux cent cinquante pièces qui battaient le terrain compris entre le village de Floing et le cimetière de Givonne.
Des milliers de soldats débandés se précipitaient vers Sedan, encombrant les rues et les fossés de la place.

Le général **de WIMPFFEN,** privé du concours de l'état-major général, qui avait suivi le maréchal **MAC-MAHON**, se multipliait sur le champ de bataille dans l'espoir de relever par sa ferme attitude les courages abattus, et de se maintenir jusqu'à la nuit sur ses dernières positions.
A midi, il se rendit auprès du général **DOUAY** qui, à la vue des 60 000 Prussiens qui se déployaient devant son corps d'armée réduit à moins de 15 000 combattants, lui **déclara qu'il ne se battait plus que pour l'honneur des armes**.

WIMPFFEN dut se rendre à l'évidence, car il voyait distinctement se rapprocher les pinces de la terrible tenaille préparée par **M. de MOLTKE**. Pendant que les Vème et XIème corps gagnaient Illy, la garde royale n'allait pas tarder à les y rejoindre.
Le corps de **DOUAY** et les troupes postées dans le bois de la Garenne étaient mitraillées de front, de droite, de gauche et prises en même temps à revers par les batteries saxonnes, celles des Wurtembergeois et celles de la 4ème division de cavalerie établies près de la presqu'île d'Iges, entre la Villette et le château de Bellevue. En vain le général **FORGEOT**, commandant en chef de l'artillerie de l'armée, essaye un effort suprême avec les dernières batteries qu'il peut réunir en avant du bois de la Garenne : en un instant les pièces sont démontées, les chevaux et les servants tués.

A 2 heures, les Prussiens avaient à peu près fermé le cercle fatal si habilement tracé par le général **de MOLTKE** ; les projectiles se croisaient dans tous les sens sur le champ de bataille transformé en un véritable abattoir.
Le colonel **BORBSTAEDT** avoue dans sa relation que l'artillerie prussienne, n'ayant plus devant elle de but précis, **tirait au hasard dans les masses confuses** qui se dirigeaient vers la ville.
Les fossés étaient remplis de fuyards, de morts et de blessés ; la balustrade du pont de Balan avait en partie cédé sous la pression d'une foule éperdue dans laquelle les obus traçaient à tout instant un sillon de sang, et pour échapper au péril beaucoup de soldats escaladèrent les remparts au moyen de cordes que leur jetaient des camarades du haut des parapets.
Une heure auparavant, le brave **WIMPFFEN**, après s'être rendu compte de l'immensité du désastre et de l'impossibilité de garder ses positions jusqu'à la nuit, avait pris la mâle résolution de se frayer un passage sur Carignan.
Les généraux **DOUAY, DUCROT et LUBRUN** furent prévenus de cette détermination par les rares officiers qui entouraient encore le commandant en chef et qui, dans ces tristes conjonctures, se conduisirent avec une bravoure et un dévouement auxquels on ne saurait trop rendre hommage.

Ancestramil

Les derniers ordres expédiés, le général **de WIMPFFEN** adressa à l'empereur un billet au crayon dont les termes constituent le plus éclatant et le plus honorable témoignage des nobles sentiments qui animaient ce vieux soldat d'Afrique.
« *Sire, écrivait-il, je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général **LEBRUN** et le général **DUCROT** plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan. Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes, elles tiendront à l'honneur de lui ouvrir un passage (1 heure ¼, 1er septembre,* **de *WIMPFFEN***).

Ces belles paroles, si dignes d'un général français, ne trouvèrent pas d'écho dans le cœur de son souverain ; **NAPOLEON III** déclina la proposition qui lui était faite et préféra un peu plus tard arborer le drapeau blanc. Cette conduite a donné lieu à diverses appréciations : en général l'armée et les personnes éclairées la jugent avec la dernière sévérité, parce que chez une nation digne de ce nom, la capitulation d'une armée en rase campagne a toujours été considérée comme un acte blâmable ; seuls les partisans de la famille des **BONAPARTE** ont eu l'idée au moins étrange de transformer en acte héroïque un fait qui ne dénote de la part de son auteur qu'un grand abattement moral et physique.

En revanche, les commandants des corps d'armée répondirent avec un louable empressement à l'appel désespéré de leur chef.
Pour dégager le 7ème corps et permettre aux troupes massées dans le bois de la Garenne d'effectuer leur retraite sur la Givonne, le général **DUCROT** pria l'intrépide **MARGUERITTE** de faire un effort suprême pour arrêter l'ennemi qui commençait à escalader le plateau entre Floing et Illy.
En chef expérimenté et calme qui tient à engager sa cavalerie sagement quoiqu'avec audace, **MARGUERITTE** s'avançait pour reconnaître le terrain de la charge, lorsqu'il fut mortellement blessé à la tête.
Le général **TILLIARD**, le héros de la charge de Kanghil en Crimée, ayant été tué pendant que sa brigade se rendait à son poste de combat, le commandement échut alors au jeune et vaillant général **de GALLIFET**.
A la tête des 1er, 3ème et 4ème de Chasseurs d'Afrique, du 1er Hussards et du 6ème Chasseurs, il renouvela les exploits des cuirassiers à Waterloo ; les charges brillantes de ces braves soldats arrachèrent des cris d'admiration aux Prussiens eux-mêmes.
Mais, on ne saurait trop le répéter, les charges directes de la cavalerie sur de l'infanterie en ordonnance de combat et armée de fusils à tir rapide ne peuvent produire aucun résultat utile.
Malgré la bravoure inouïe déployée par les chasseurs et les hussards, ils furent rejetés en désordre sur l'infanterie après avoir subi des pertes énormes.
Du côté de la Givonne, les attaques de l'infanterie aboutirent au même insuccès, les 1er et 12ème corps furent repoussés sur Sedan.
De tous côtés, les masses prussiennes couronnaient les hauteurs abandonnées ; sous l'action d'une artillerie formidable, le cercle se resserrait de plus en plus et le massacre prenait des propositions effroyables.

A 3 heures, les derniers débris de **l'armée de Chalons** étaient refoulés sur les glacis de la place, et les généraux **DOUAY, LEBRUN** et **DUCROT**, après avoir fait d'inutiles efforts pour constituer un centre de résistance, étaient rentrés dans Sedan.
L'encombrement des rues était énorme et la circulation tout à fait impossible.

Archives Ardennes

Voyant qu'il n'y avait rien à faire avec cette cohue de soldats débandés et démoralisés, le général **DUCROT** se rendit à la sous-préfecture auprès de l'**EMPEREUR** qui, les larmes aux yeux, lui déclara sa ferme volonté de mettre fin à ces horribles scènes de carnage en faisant arborer le drapeau blanc. (1)

CAPITULATION

Le pavillon blanc fut donc hissé sur les remparts de la ville et du château ; mais quand vers 4 heures le général **LEBRUN** parvint à rejoindre **WIMPFFEN** dans le faubourg de Balan, celui-ci fit abattre le fanion blanc que portait un des soldats de l'escorte et exprima de nouveau l'intention de percer sur Bazeilles plutôt que de rendre son épée.
Le général **LEBRUN** accepta sans hésiter de prendre part à cette tentative suprême, quoiqu'il ne se fît aucune illusion sur son insuccès.
Les clairons sonnent la charge, le général **WIMPFFEN** fait répandre le bruit que l'armée de **BAZAINE** approche de Sedan ; deux mille hommes, auxquels se joignent des gardes mobiles et de courageux habitants, se ruent sur le faubourg de Balan et en chassent les Bavarois ; mais en débouchant vers Bazeilles, l'artillerie les foudroie, les disperse, et les deux généraux se voyant isolés rentrent dans Sedan

Des hauteurs de Fresnois, **le roi GUILLAUME avait assisté au désastre de l'armée française** et s'attendait d'un moment à l'autre à recevoir des propositions de capitulation.
A la vue des premiers drapeaux blancs, plusieurs batteries allemandes avaient suspendu leur feu ; elles le reprirent avec vigueur dès qu'ils furent abattus et, à 5 heures, le **ROI** impatient d'une solution donna l'ordre de tirer à outrance sur la ville, qu'il savait remplie de troupes.
Il était impossible de résister à six cents pièces vomissant la mort ; une demi-heure plus tard les pavillons reparurent, les Allemands cessèrent de tirer pendant que les parlementaires français se présentaient aux portes de Balan et de Torcy.
Le **roi GUILLAUME** envoya à Sedan le lieutenant-colonel du grand état-major **BRONSART de SCHELLENDORF**, avec ordre de s'aboucher avec la personne qui commandait en chef.
Grand fut l'étonnement de cet officier quand on le conduisit devant l'**EMPEREUR**, qu'il supposait alors bien loin de son armée. **NAPOLEON III** lui ayant demandé le but de sa mission, **M. BRONSART** dut lui faire cette dure réponse :
« *Je suis chargé de demander la reddition de la forteresse et de l'armée.* »
L'**EMPEREUR** lui fit savoir que cette négociation concernait le général en chef, **M. de WIMPFFEN** ; que pour son compte personnel il affait dépêcher au **ROI** son aide de camp le **général REILLE**, porteur d'une lettre.
L'officier prussien s'empressa de retourner à Fresnois, où il ne tarda pas à être rejoint par le **général REILLE**, qui remit à **GUILLAUME** le billet dans lequel l'**EMPEREUR** disait :
« N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté. »
Le **ROI** le fit inviter à désigner un officier pour traiter de la capitulation avec ses plénipotentiaires, le général **de MOLTKE** pour la partie militaire, et le **comte de BISMARK** pour les questions politiques.

---

(1) De trop vives discussions se sont élevées sur les suggestions auxquelles aurait obéi l'**EMPEREUR**. Par une lettre adressée à tous les commandants de corps d'armée et qui a été publiée dans les journaux en juin 1872, peu de jours après la notification de l'avis motivé du conseil d'enquête, **NAPOLEON III** a revendiqué avec une louable franchise l'entière responsabilité et l'initiative de la capitulation.

Plusieurs officiers du quartier impérial s'étaient rendus auprès du général **de WIMPFFEN** pour le prier d'entamer les négociations, mais celui-ci, justement froissé de ce que l'**EMPEREUR**, *« usant de son droit souverain »* avait fait arborer le drapeau blanc, refusa de se rendre à la sous-préfecture et envoya pour toute réponse une lettre par laquelle il donnait sa démission et réclamait sa mise à la retraite.
L'**EMPEREUR** écrivit alors le billet suivant :
« *Général, vous ne pouvez pas donner votre démission, lorsqu'il s agit encore de sauver l'armée par une honorable capitulation ? Je n'accepte donc pas cette démission ; vous avez fait votre devoir toute la journée, faites-le encore. C'est un service que vous rendrez au pays. Le* ***roi de PRUSSE*** *accepte l'armistice et j'attends vos propositions. Croyez à mon amitié.* ***NAPOLEON***. »

Cette lettre détermina le général **de WIMPFFEN** à accepter le rôle de parlementaire que son refus persistant de déposer les armes lui donnait le droit de décliner.
S'il avait maintenu sa résolution, il se serait épargné le blâme du conseil d'enquête, qui a été bien sévère pour un général dont la conduite dans cette triste journée a toujours été celle d'un brave soldat.
A 8 heures et ½ il arrivait à la sous-préfecture, où le général **DUCROT** lui fit, en présence de l'**EMPEREUR**, une scène au moins déplacée d'un inférieur et inaugura ainsi cette série de querelles et de polémiques entre généraux dont la France est affligée depuis la guerre.
Le commandant du 1er corps finit par se calmer, et, quand il fut sorti, l'**EMPEREUR** rédigea le pouvoir suivant :
*« **L'Empereur NAPOLEON III** ayant donné le commandement en chef au général **de WIMPFFEN**, à cause de la blessure du maréchal **MAC-MAHON**, qui l'empêchait de remplir son commandement, le général **de WIMPFFEN** a tous les pouvoirs pour traiter des conditions à faire à l'armée, que le **ROI** reconnaît avoir vaillamment combattu.* ***NAPOLEON***. »

Muni de cette lettre de créance, **de WIMPFFEN** se rendit aussitôt à Donchery accompagné du général **CASTELNEAU**, chargé de débattre les intérêts de l'**EMPEREUR**.
Mis immédiatement en rapport avec **MM. de BISMARK** et **de MOLTKE**, les plénipotentiaires allemands lui firent savoir qu'après en avoir délibéré, leurs conditions étaient celles-ci :
*« **L'armée française déposera les armes et sera** conduite **prisonnière en Allemagne**. »*
Et sur le refus du général français de souscrire à ces dures conditions, **M. de MOLTKE** entra dans les détails qui dénotaient chez lui une connaissance exacte de la situation ; il savait que **l'armée française n'avait ni vivres, ni munitions**, et prouva que l'artillerie allemande pourrait l'anéantir avant qu'elle eût le temps d'opérer le moindre mouvement. (1)

Après une longue conférence, le général en chef français déclara ne pouvoir accepter les dures conditions qui lui étaient imposées avant d'avoir pris l'avis d'un conseil de guerre. **M. de MOLTKE** se refusait d'abord à prolonger la suspension d'armes au-delà de 4 heures du matin, mais sur l'avis de **M. de BISMARK** il accorda un nouveau délai jusqu'à 9 heures.

·_____

(1) De cette entrevue, on remarque un passage instructif : « **le comte de BISMARK**, » dit **WIMPFFEN** « venant à parler de la paix, me dit que la Prusse avait l'intention bien arrêtée d'exiger, non seulement une indemnité de guerre de quatre milliards, mais encore la cession de l'Alsace et de la Lorraine allemande, seule garantie pour nous, ajouta-t-il, car la France nous menace sans cesse, et il faut que nous ayons, comme protection solide, une bonne ligne stratégique avancée. » En présence d'une affirmation si nette et qui émane d'un homme considérable, il y a lieu de ne pas croire aveuglément les personnes qui prétendent que le lendemain de Sedan on aurait pu traiter à des conditions relativement douces

Le général **de WIMPFFEN** revint à Sedan vers 1 heure du matin et se rendit chez l'**EMPEREUR** pour le supplier d'intercéder auprès du **roi de PRUSSE** afin d'obtenir une capitulation moins humiliante
NAPOLEON III lui promit de se mettre en route au jour, mais les mesures étaient prises au quartier général allemand pour empêcher toute entrevue entre les souverains avant la signature de la capitulation.

A 6 heures**, trente-deux généraux se réunissaient en conseil de guerre dans la place de Sedan** et **acceptaient la capitulation à la majorité de trente voix contre deux,** celles des généraux **PELLE** et **CARREY de BELLEMARE.**
A 10 heures, le général **de WIMPFFEN** montait à cheval pour se rendre au quartier général allemand à **Fresnois**, où il rencontra l'**EMPEREUR** qui se morfondait depuis 5 heures du matin à attendre le **roi GUILLAUME**.
Tout espoir d'obtenir de meilleures conditions était perdu, il ne restait plus qu'à signer le protocole de la convention, dans laquelle les Prussiens intercalèrent un article 2 qui excitait en quelque sorte les officiers à séparer leur sort de celui des soldats ; il **allouait même une prime à la violation du devoir militaire** en autorisant à conserver armes bagages les seuls officiers qui engageraient leur parole d'honneur par écrit de ne plus porter les armes contre l'Allemagne.
Voici ce document, dont les termes nets et précis se passent de commentaires et prouvent à quel degré d'affaissement en était réduite la malheureuse armée de Chalons :

*« Entre les soussignés, le chef d'état-major du **roi GUILLAUME,** commandant en chef des armées d'Allemagne, et le général commandant de l'armée française, tous deux munis de pleins pouvoirs de **LL. MM.** le **roi GUILLAULME** et l'**empereur NAPOLEON,** la convention suivante a été conclue :*

***Art. 1er** – L'armée française placée sous les ordres du général **de WIMPFFEN**, se trouvant actuellement cernée par des troupes supérieures autour de Sedan, **est prisonnière de guerre**.*
***Art. 2** – Vu la défense valeureuse de cette armée, il est fait exception pour tous les généraux et officiers, ainsi que pour les employés supérieurs ayant rang d'officiers, qui engagent leur parole par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne et de n'agir d'aucune manière contre ses intérêts jusqu'à la fin de la guerre actuelle. Les officiers et les employés qui acceptent ces conditions conserveront leurs armes et les effets qui leur appartiennent personnellement.*
***Art. 3** – Toutes les armes, ainsi que le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles, canons, munitions, etc., **seront livrés, à Sedan**, à une commission militaire instituée par le général en chef, pour être remis immédiatement aux commissaires allemands.*
***Art. 4** – **La place de Sedan** sera livrée dans son état actuel et, au plus tard, dans la soirée du **2**, à la disposition de S.M. le roi GUILLAUME.*
***Art. 5** – Les officiers qui n'auront pas pris l'engagement mentionné à l'article 2, ainsi que les troupes désarmées, seront conduits, rangés d'après leur régiment ou corps, en ordre militaire.*

Cette mesure commencera le 2 septembre et sera terminée le 3.
Ces détachements seront conduits sur le terrain bordé par la Meuse, près d'Iges, pour être remis aux commissaires allemands par leurs officiers, qui céderont alors leurs commandements à leurs sous-officiers. Les médecins-majors sans exception resteront en arrière pour soigner les blessés.
A Fresnois, le 2 septembre 1870.
***De MOLTKE, de WIMPFFEN** »*

Après avoir signé, le général **de WIMPFFEN** se rendit auprès de l'**EMPEREUR** et lui annonça que le sacrifice était consommé.

Le **roi GUILLAUME** avait quitté à 8 heures du matin Vendresse, situé à 12 kilomètres de **Fresnois**, et, au lieu de se rendre à l'appel de celui qu'il traitait officiellement de bon frère et ami, il savourait son triomphe en se promenant au milieu de ses soldats.
Vers midi, **MM. de BISMARCK** et **de MOLTKE**, qui avaient fait installer l'**EMPEREUR** au château de Bellevue, à 500 pas de Fresnois, allèrent prévenir le **ROI. GUILLAUME**, en apprenant la signature de la capitulation, se rendit aussitôt à l'entrevue qu'on lui demandait.
Arrivé au château, le **ROI** s'avança seul jusqu'au double perron de cinq marches qui fait face à Sedan ; l'**EMPEREUR** conformément à l'étiquette, le reçut au bas du perron et salua en ôtant son képi, tandis que **GUILLAUME** portait militairement la main à son casque.

Il offrit pour résidence à son prisonnier le beau château de Wihelmshoehe près de Cassel, et le fit escorter le lendemain jusqu'à la frontière belge par un escadron de hussards de la garde.

LES PERTES ET L'EVACUATION DES PRISONNIERS

Les situations d'effectif des deux armées ayant été établies le 3 septembre par l'état-major allemand, c'est dans la relation semi-officielle du colonel **BORBSTAEDT** qu'on été puisés les chiffres indiquant les pertes des Allemands et des Français.
Les premiers ont engagé sept corps d'armée, moins la 4ème division bavaroise qui canonnait Sedan des hauteurs de Wadelincourt et la 8ème division prussienne restée en réserva à **Rémilly** ; leurs pertes s'élevèrent à **9 860 hommes dont 1 310 tués, 6 443 blessés et 2 107 disparus**.

Les pertes des Français sont évaluées à **3 000 morts et 10 000 blessés**.
Les Allemands prétendent avoir fait **25 000 prisonniers**, pendant la bataille ; **3 000 hommes** et 500 chevaux ont gagné la Belgique, de sorte que les pertes totales essuyées par les Français se seraient élevées à **41 000 hommes**, soit près des deux tiers des **65 000 hommes** auxquels le général **de WIMPFFEN** lui-même estime le nombre des soldats présents sous les armes.

Le 2 septembre, le nombre des prisonniers se montait, y compris les blessés, **à 83000**, dont **1 maréchal, 40 généraux, 230 officiers supérieurs et 2595 officiers.**
Les Prussiens prirent en outre 184 pièces de forteresse, 350 canons de campagne, 70 mitrailleuses, 12000 chevaux et un matériel considérable.
Environ 500 officiers de tous grades furent laissés libres sur parole, par application de l'article 2 de la convention ; les autres se soumirent aux sévères prescriptions contenues dans l'article 5, dont les Allemands usèrent d'une façon odieuse et qui mérite d'être publiquement flétrie.
Comme toujours, on verra les Bavarois se signaler parmi les plus acharnés contre les prisonniers.
Voici le récit d'un officier du 5ème de ligne, récit que l'on ne saurait lire sans émotion ; tous les faits qui y sont relatés ont été soigneusement contrôlés et reconnus conformes à la plus stricte vérité :

« L'évacuation sur la presqu'île d'Iges ne s'étant pas effectuée dans les délais voulus, le lieutenant **de HEUDUCK**, du 13ème régiment de hussards prussiens, nommé commandant de la place, menaça d'employer la force pour expulser les Français de Sedan.
Le 3, vers 6 heures du soir, le maire, revêtu de son écharpe, parcourut les rues en suppliant les soldats de quitter la ville, qui aurait dû être évacuée depuis 5 heures.

Les hommes se forment sur deux rangs et défilent au milieu d'une double haie de Bavarois qui, ce jour-là, furent assez convenables. A la nuit nous avons campé dans une prairie humide, sans bois, sans paille, sans nourriture.

4 septembre
Le 4 au matin on nous parque dans la presqu'île d'Iges, où se trouvait réunie toute l'armée.
On ne nous donne rien à manger.
A 5 heures du soir, on nous a réunis autour **du général DOUAY** qui a demandé les noms de ceux qui voulaient partir. Nous avons tous refusé de signer le revers prussien.

5 septembre
A 5 heures du matin, on nous fait appeler pour nous communiquer des ordres : les lieutenants et les sous-lieutenants marcheront à pied, les capitaines monteront en charrette.
Les Prussiens insistent vivement pour nous faire signer l'engagement de ne plus servir ; sur notre refus, on nous retire nos armes et nos bagages, puis **commence la série des humiliations et des vexations**, toujours dans le but de nous faire commettre un acte répréhensible.
A 9 heures on fait un nouvel appel pour compter les officiers ; un commissaire prussien fait remplir à chacun un billet mentionnant ses nom et prénoms, son grade et le numéro du régiment.
Général en tête, on défile par grade et par ancienneté.
Les Allemands continuent à nous laisser sans vivres ; nous vivons de betteraves et de pommes de terre que nous déterrons dans la presqu'île.
Combien de temps cela va-t-il durer ?
Il n'y a plus rien à manger et de temps à autre un **coup de feu abat quelque affamé** qui tente de s'échapper. La presqu'île est entourée de postes et des canons sont disposés de façon à nous écraser tous au premier symptôme de mutinerie.
Beaucoup de soldats donnent le plus triste spectacle ; sans souci de leur situation, encore moins de celle de la France, ils rient, ils chantent, ils font des cavalcades sur les chevaux lâchés, au risque d'écraser les piétons.

6 septembre
La pluie vient compléter notre malheur ; campés dans une prairie, nous serons ce soir dans une mer de boue. Les officiers supérieurs, autorisés à se rendre sur parole à Pont-à-Mousson, nous font leurs adieux.
A 10 heures on nous distribue enfin 8 biscuits pour 14 officiers avec un peu de café sans sucre, une vache et un mouton pour tout le régiment.
Si ces cruautés se prolongent, nous allons littéralement mourir de faim.

7 septembre
A 9 heures on nous fait prendre un peu de café ; environ 300 capitaines, lieutenants et sous-lieutenants sont rangés sur deux rangs, et on renouvelle le passage des fourches caudines en obligeant les officiers à déposer leurs sabres avant de franchir le pont du canal. (*Grâce à leur belle prestance, **MM. Robert MITCHELL** et **Paul de CASSAGNAC** se glissèrent parmi les officiers, en se drapant dans leurs manteaux sur lesquels ils avaient attaché en évidence leur croix d'honneur.)*
La colonne arrive à Sedan, entre une double haie de soldats, plus un peloton devant et derrière ; tristes et humiliés, nous traversons les rues jonchées de débris d'armes, de munitions, de cadavres de chevaux et encombrées de charrois ; partout les Prussiens se promènent en maîtres.

Ancestramil

Le **baron de LOEFFEL**, soi-disant capitaine de cuirassiers bavarois, mais en réalité simple bourreau, commande l'escorte.
Bientôt nous atteignons la malheureuse petite ville de Bazeilles, que les bavarois ont brûlée de fond en comble et méthodiquement ; Raucourt a eu le même sort pour venger l'échec infligé par l'infanterie de marine aux soldats du général **de TANN**.
Nous nous apercevons bien que notre escorte a été fournie par cette bande d'incendiaires ; tout officier qui s'écarte pour mendier un morceau de pain ou un verre d'eau est impitoyablement repoussé dans la colonne à coups de crosse.
Le **baron de LOEFFEL** se montre d'une **insolence et d'une cruauté** qui ne se démentent pas un instant : jamais forçats n'ont été conduits avec cette inhumanité ; il nous faisait faire de 13 à 15 kilomètres d'une seule traite, et cela sous la pluie presque continuelle.
A 10 heures du soir nous sommes enfin arrivés à Stenay ; après nous avoir retenus jusqu'à 11 heures dans la grande rue, **M. de LOEFFEL** a daigné nous faire dire que nous étions libres de chercher un logement et des vivres. Beaucoup d'entre nous, blessés, contusionnés, mourant d'inanition, s'étaient trouvés mal en route et en avaient fait la plus grande partie soutenus par leurs camarades ; la fatigue était si extrême que la plupart préférèrent coucher dans la rue plutôt que de se donner la peine de chercher un gîte.

8 septembre
A 7 heures du matin, la colonne se rassemble sur la place de Stenay où le maire nous fait distribuer quelques vivres ; à 8 heures et ½ elle se met en route, heureusement diminuée de quelques prisonniers qui se sont évadés dans la nuit.
A midi, **LOEFFEL** réunit les plus anciens capitaines de chaque régiment et leur fait jeter les tentes sous prétexte de donner place sur les charrettes aux éclopés et en promettant que l'on sera toujours logé dans des maisons.
Le soir on nous faisait camper près de Damvillers dans une prairie entourée d'une palissade et qui avait servi de parc à bestiaux.
On a annoncé une distribution de pain ; il y en a eu environ 500 grammes pour les trente officiers du 5ème de ligne.
Les Bavarois ont poussé la cruauté jusqu'à nous empêcher d'aller puiser de l'eau à une fontaine dont nous entendions le murmure de notre campement ; en revanche, nos gardiens ont gardé pour eux la paille qui nous était destinée.
Vers 10 heures on a servi une soupe ignoble ; à minuit une pluie fine et pénétrante mettait le comble à notre misère.

9 septembre
Nous sommes enfin débarrassés de notre bourreau **LOEFFEL** et traités avec plus d'humanité par l'escorte prussienne.
Le soir on couche à Etain.

10 septembre
Départ à 8 heures ; l'étape est aussi longue que les précédentes.
Vers 3 heures nous passons à Mars-la-Tour, où nous apprenons que **BAZAINE** est enfermé dans Metz ; de nombreux tumulus indiquent combien la bataille du 16 a été sanglante.
Tous les villages sont remplis de soldats prussiens qui ont tout pris ; pour insulter à notre malheur, la musique prussienne de **GORZE** joue pendant notre défilé dans la matinée du 11.
Je passe sur des scènes regrettables qui se sont produites pendant la nuit, où des officiers prisonniers peu soucieux de leur dignité ont été jusqu'à imiter des cris d'animaux.

Ameistram

Dans la journée un de nos camarades entré dans une maison pour y demander à boire a été violemment jeté à terre par un homme de l'escorte ; furieux, il s'est relevé et lui a jeté de la boue à la figure.
Pendant la halte, ce garde-chiourme s'est plaint à un officier ; celui-ci a fait appeler la victime de cet acte d'odieuse brutalité et, sans explication, l'a fait conduire à la gauche de la colonne.
Nous ne savons ce qu'est devenu notre camarade ; peut-être a-t-il été interné dans une forteresse.
Le soir même nous montions en chemin de fer à Rémilly, sur la ligne de Metz à Forbach ; on voulut bien nous donner, outre les wagons à bestiaux, quelques voitures de 3ème et 4ème classe.
Vingt-quatre après, le 12 au soir, nous arrivions à Cologne, où nous pûmes enfin faire le premier repas substantiel depuis le 31 août.

Ce récit véridique des souffrances et des humiliations subies par les prisonniers de Sedan prouve que tout est préférable à la capitulation d'une armée en rase campagne.
Les conséquences de cet acte de faiblesse ont été incalculables : il a surexcité au plus haut degré les passions populaires et servi d'excuse à plus d'un commandant de place pour rendre avant l'heure la forteresse dont la défense lui avait été confiée.

****

Ancestrami